La Cabane de Gigitonhonha, par Mme Amélie Schoppe, née Weise, traduit librement de l'allemand, par Mlle R. Du Puget. [...]



BIBLIOTHÈQUE DU PUGET

CONTES

POUR LES

ENFANTS AU-DESSUS DE SEPT ANS

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

LA CABANE

DE

GIGITONHONHA

PAR

Mme Amélie Schoppe, née Weise

TRADUIT LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR

Mlle R. DU PUGET



SECONDE ÉDITION.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ASSOCIATION POUR LA PROPAGATION
ET LA PUBLICATION DES BONS LIVRES
25 — RUE DUPHOT — 25



LA CABANE
DE
GIGITONHONHA

CHAPITRE Ier.

Vous avez, sans doute, mes jeunes amis, déjà entendu dire que l'Europe, pouvant à peine suffire maintenant à nourrir ses habitants, un grand nombre d'entre eux vont habiter d'autres parties du monde, et particulièrement l'Amérique, dans l'espoir

d'y trouver ce que leur patrie leur refuse, la nourriture et les autres choses nécessaires à la vie.

Beaucoup de ces infortunés, il est vrai, ont été trompés dans leur attente et dans les espérances trop élevées dont ils s'étaient bercés ; au lieu d'une position heureuse, ils ont rencontré le besoin, la misère, l'esclavage, tandis que d'autres, plus modérés dans leurs désirs, ont été surpassés dans leurs prévisions.

Parmi les contrées de l'Amérique vers lesquelles se dirigent les Européens chassés de leur pays par l'indigence ou le besoin de changer de place, on remarque surtout le Brésil.

Ce grand empire de l'Amérique méridionale, situé en partie entre les tropiques, par conséquent dans la région la plus favorisée de la nature sous le rapport de la végétation, a neuf cent vingt lieues du nord au sud, et huit cent quatre-vingts de l'est à l'ouest. Une très-faible partie du Brésil est cultivée ; ce pays présente donc de grandes espérances aux émigrants.

Autrefois cet immense empire était regardé comme une province du petit royaume de Portugal, en Eu-

rope, et il était administré par un vice-roi ou gouverneur; mais en 1822 le Brésil a secoué le joug du Portugal, et forme, depuis cette époque, un empire indépendant.

Si la population de l'Europe, cette partie du monde si petite, comparée à l'Amérique, est trop nombreuse, le Brésil, au contraire, éprouve une grande pénurie d'habitants. Le gouvernement actuel de ce pays met donc tous ses soins à attirer les étrangers, et surtout les Européens, par de grandes promesses qui, malheureusement, ne se réalisent pas souvent.

Malgré cette circonstance, et tant de fâcheuses expériences faites par les émigrants, beaucoup de navires transportent tous les ans dans cette contrée des hommes, des femmes, des enfants, qui vont tenter la fortune au Brésil. Plus d'un jeune homme a rêvé des montagnes d'or en mettant le pied sur le navire qui devait le porter dans ce pays si vanté : plus d'un individu a sacrifié le reste de son avoir pour payer les frais assez considérables de la traversée.

Ce ne furent ni la manie d'émigrer ni l'ambition qui engagèrent Riemann, brave et laborieux cultivateur du royaume de Wurtemberg, à prendre la résolution de quitter avec les siens son village chéri et son pays, pour aller chercher au loin un bonheur incertain.

Des années stériles, la grêle, la mortalité parmi ses bestiaux, avaient peu à peu entièrement ruiné cette famille, et Riemann était de nouveau en présence de ses champs ravagés par l'orage. Ces épis, qui promettaient une moisson si abondante, étaient maintenant courbés à terre ; pas un n'avait échappé à la grêle.

Cette récolte était le dernier espoir de Riemann. Son abondance l'aurait sauvé, non-seulement en nourrissant sa famille, mais en le mettant à même de vendre le surplus de sa consommation pour payer une des deux années de fermage qu'il devait. Riemann avait affermé les terres qu'il cultivait, tout ce qu'il possédait se bornait à une petite chaumière et à un petit jardin fort exigu qu'il avait hérité de son

père; et tous deux étaient déjà grevés de dettes. Des malheurs successifs avaient contraint Riemann à engager son héritage pour obtenir un peu d'argent.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le vieillard les yeux pleins de larmes en regardant ses champs dévastés, votre main me frappe bien rudement... Cependant que votre volonté soit faite, » ajouta-t-il après quelques minutes de méditation, car la résignation complète à la volonté de Dieu se trouvait dans le cœur de Riemann comme dans celui de toute personne véritablement pieuse.

Apprenez de cet exemple à faire aussi de tout votre cœur, mes chers amis, cette belle prière : « Mon père, que votre volonté soit faite, » toutes les fois que le malheur et les souffrances viendront vous frapper. La résignation est la plus grande consolatrice des infortunés ; quand Dieu nous punit ou nous éprouve, c'est toujours comme un père tendre et bon, et pour notre avantage.

Si je vous parle de la sorte, mes bien-aimés, c'est de cœur et de conviction ; moi-même j'ai eu

souvent l'occasion de prier ainsi, et il en est toujours résulté un calme qui a émoussé toutes les épines de la douleur; et lorsque le moment du chagrin s'est évanoui, quand les lueurs du bonheur ont percé la nuit qui m'entourait, alors je reconnaissais avec joie que mes espérances n'avaient pas été trompeuses, que je n'avais pas mis en vain ma confiance dans la bonté, dans la sagesse de mon Créateur. Souvent la circonstance qui m'a fait prononcer la prière que je vous recommande a été la source d'une joie plus grande que ma peine.

Riemann était donc résigné, et tout en ne prévoyant pas comment il donnerait, plus tard, du pain à sa famille, il ne se laissa point abattre par le désespoir, et dit en lui-même :

« Celui qui donne aux lis des champs une si belle parure, et la pâture aux petits oiseaux, ne m'abandonnera pas non plus ! »

Riemann se disposait à retourner chez lui lorsqu'il entendit des voix dans l'éloignement. C'était une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants qui

chantaient cet air populaire maintenant si connu

« Le Brésil n'est pas loin d'ici, etc. »

pour s'encourager mutuellement à supporter les fatigues de leur pénible voyage.

Riemann ne tarda point à apercevoir une bande de soixante-dix à quatre-vingts individus de tout âge. Chacun portait un paquet, soit sur le dos, soit sous le bras. Les mères conduisaient par la main ceux de leurs enfants qui pouvaient à peine marcher, en priant les autres émigrants de ralentir le pas, afin qu'elles ne restassent point en arrière. De jeunes garçons vigoureux traînaient des brouettes ou de petites voitures chargées de toutes sortes d'ustensiles Quelques chiens fidèles et dévoués se tenaient constamment auprès de leurs maîtres qu'ils n'avaient pas abandonnés dans le malheur, et faisaient honte ainsi à plus d'un de ces hommes qui suivent seulement les favoris de la fortune.

Tous marchaient nu-pieds, soit afin d'avancer plus vite, soit pour ménager leur chaussure. Quelques

vieillards fumaient avec leurs pipes noircies par un fréquent usage, et les enfants rongaient les croûtes de pain que la charité leur avait données dans de pauvres villages où ils avaient passé. Un jeune paysan jouait sur son chalumeau, en marchant, l'air que ses compagnons chantaient.

Le cortége passa tout près de Riemann, et chacun souhaita le bonjour à ce brave homme.

« Où allez-vous? demanda-t-il à un paysan robuste qui portait sur le bras son plus jeune enfant, tandis que l'aîné, petit garçon aux joues fraîches, marchait gaiement à côté de lui.

— Notre chanson vous le dit, répliqua cet homme en s'arrêtant un instant.

— Vous partez donc pour le Brésil ?

— Oui, nous allions mourir de faim ici, car le sol ne veut plus nous nourrir, c'est pourquoi nous essaierons de tenter la fortune dans un pays où l'or et l'argent brillent au soleil dans tous les coins, à ce que beaucoup de personnes assurent. Si nous n'en trouvons pas, nous serons sûrs du moins d'avoir de

la terre en abondance et de vivre si nous sommes laborieux.

— Où vous embarquerez-vous? demanda Riemann frappé tout à coup d'une idée.

— En Hollande. Une foule de navires y attendent les émigrants pour les transporter sur une terre nouvelle. Mais, adieu; mes compagnons sont déjà loin, il faut me hâter de les rejoindre.

— Que Dieu bénisse votre voyage ! cria Riemann.

— Merci ! merci ! » dit l'émigrant.

Et bientôt toute cette bande bigarrée avait disparu, la route tournant autour d'une colline qui fermait l'entrée du vallon.

« Ils vont au Brésil, dit Riemann en lui-même, en retournant chez lui. Je vais réfléchir à cela, et puis Dieu m'indique peut-être ainsi le moyen de sortir d'embarras.

— Mes enfants, dit Riemann en entrant dans sa chaumière, et s'adressant à sa famille qui cherchait à lire dans ses yeux si tout espoir de récolte était perdu ; mes enfants, la grêle a entièrement dévasté

nos riches champs de blé, il ne faut plus songer cette année à rien rentrer dans la grange... »

Riemann allait continuer, mais cette exclamation : « Mon Dieu, ayez pitié de nous ! » l'interrompit. Sa fille aînée Marguerite, à la charge de son père, avec un enfant depuis la mort de son mari, ajouta ces paroles:

« Alors nous sommes perdus, irrévocablement perdus et malheureux.

— Nous sommes pauvres, ma fille, répondit le vieillard, mais non pas perdus. L'homme pécheur et vicieux peut seul parler ainsi. Un grand malheur, j'en conviens, nous a frappés, et nous ne pouvons porter sur l'avenir qu'un regard affligé. Cependant nous avons toujours cherché à marcher dans les voies de Dieu, ne désespérons donc pas de notre Père céleste, il ne nous abandonnera pas ; on dirait même qu'il vient de m'indiquer le moyen de nous sauver. L'empereur du Brésil, vous le savez, assiste les hommes malheureux qui se rendent chez lui, il leur donne des terres à défricher, du grain pour les ensemencer et des instruments aratoires.

— Eh bien ! mon père, où voulez-vous en venir par ce discours? demanda Conrad, le fils aîné de Riemann, vigoureux jeune homme, en regardant son père d'un air scrutateur.

— Je voulais vous proposer, mes enfants, continua Riemann, de vendre cette chaumière et tout ce qui nous est inutile, pour payer nos dettes, car nous devons partir d'ici en honnêtes gens, et avec le surplus de notre argent nous nous embarquerons pour le Brésil : si nous continuons à être probes et laborieux, nous pourrons y gagner notre pain à la sueur de notre front.

— Voilà une proposition raisonnable, excellente ! » s'écria Conrad avec feu, car il avait, comme tous les jeunes gens, le désir de voir des pays lointains et nouveaux. Du reste, à quoi pouvait-on s'attendre dans ce lieu, sinon au besoin et à la misère ?

Mais Marguerite et les autres enfants (Riemann était veuf depuis plusieurs années) baissèrent les yeux, et un soupir s'échappa de leur cœur oppressé. Il leur semblait si pénible de quitter le pays, la mai-

son où ils étaient nés! On leur proposait d'abandonner le petit jardin qu'ils avaient cultivé avec son unique cerisier, dont les fruits étaient attendus tous les ans avec tant d'impatience; de quitter le bosquet de sureau où ils se reposaient à l'ombre pendant un quart d'heure, après les rudes travaux des champs. Ce qui surtout les affligeait le plus, c'était la pensée de ne plus voir le tombeau de leur mère, de ne plus le couvrir de fleurs tous les ans, le jour anniversaire de sa mort.

Riemann devina ce qui se passait dans leur cœur; il soupira aussi, et dit ensuite, après un assez long silence :

« Je sais ce que vous pouvez opposer à ce projet, mais je ne vois que ce moyen de nous sauver. Nous ne pouvons pas mendier, mes enfants, et il n'y a pas d'ouvrage pour nous dans cette contrée; elle est déjà surchargée de population.

— Vous avez raison, mon père, répondit Marguerite en soupirant profondément, et en serrant son

enfant contre son cœur; vous avez raison, il faut partir d'ici.

— Oui, il faut partir, » dirent les autres enfants.

Et les yeux de tous se mouillèrent.

Conrad seul avait les joues brûlantes et les yeux étincelants. Un long voyage et l'espérance de voir de nouveaux pays lui souriaient.

CHAPITRE II.

La chaumière et tous les objets dont on pouvait se passer, Riemann les vendit. Il paya toutes ses dettes, dit adieu à ses amis, à ses voisins, ce qui fit répandre beaucoup de larmes de part et d'autre, car tous aimaient et estimaient cet excellent homme; puis Riemann exhorta ses enfants à se tenir prêts, le moment du départ étant venu.

Après avoir réglé tous ses comptes, il restait encore à Riemann environ neuf cents francs, et c'est

avec cette somme que cinq individus, non compris le nourrisson de Marguerite, devaient non-seulement se rendre en Hollande, mais encore payer la traversée jusqu'au Brésil.

Le vieillard ne put retenir un profond soupir en se voyant possesseur d'une somme si modique, relativement à la circonstance ; toutefois il ne se laissa pas abattre et continua à avoir confiance en Dieu.

« Conrad, dit-il à son fils aîné, quand tout fut prêt pour le départ, comme tu es le plus vigoureux de notre bande, tu prendras les devants, afin de retenir à Amsterdam les places dont nous avons besoin sur un bâtiment. C'est de cette ville, m'a-t-on assuré, que partent les navires qui transportent les émigrants dans l'Amérique méridionale. De cette manière, toutes nos dispositions se trouveront faites quand nous arriverons. Voici trente francs ; cette somme te suffira, je pense, pour la route.

— Mon père, répliqua Conrad, je n'ai pas même besoin de la moitié de cet argent, Dieu me préserve d'emporter une somme aussi forte.

— Prends toujours, mon fils, tu pourras me rendre plus tard ce que tu n'auras pas dépensé. »

Conrad ne résista plus. Il mit l'argent dans sa poche, prit son paquet et celui de sa sœur Marguerite, qui ne pouvait le porter, étant déjà chargée de son nourrisson, et commença gaiement son voyage; le reste de la famille le suivit lentement. Anna et Guillaume, l'un âgé de quinze ans, l'autre de dix-sept, auraient pu marcher aussi vite que leur frère; mais il n'en était pas de même de Riemann et de Marguerite.

Lorsqu'ils furent arrivés au sommet de la colline qui dominait leur village, ils s'arrêtèrent pour jeter un dernier regard sur le pays où ils ne reviendraient probablement jamais. Les yeux de Marguerite se fixèrent sur le grand tilleul près duquel son mari et elle s'étaient vus pour la première fois. Riemann se tourna encore une fois vers le cimetière où reposait sa femme chérie, la tendre mère de ses enfants. Anna et Guillaume cherchaient à apercevoir le cerisier dont nous avons déjà parlé, qu'ils avaient

planté eux-mêmes; ses fruits jetaient un vif éclat.

« Partons, dit Riemann en étouffant le soupir qui soulevait sa poitrine, partons, mes enfants, sinon notre courage faiblira.

— Quel sort cruel ! » s'écria Marguerite ; et elle essuya avec le revers de sa main la larme brûlante qui descendait le long de ses joues.

« Nous ignorons en quoi cette épreuve nous est utile, répondit Riemann avec plus de fermeté, mettons-nous en route en chantant un cantique, ajouta-t-il, en commençant ce bel hymne :

« Quiconque s'abandonne à Dieu. »

Après bien des peines et des fatigues, nos voyageurs arrivèrent dans la grande et célèbre ville d'Amsterdam. Lorsque Riemann eut trouvé un gîte convenable pour sa famille, il se rendit sur le port, où se trouvaient beaucoup de navires. Il espérait rencontrer Conrad, qui devait être arrivé depuis longtemps.

Riemann ne fut point trompé dans son attente, et

ne tarda pas à reconnaître son fils, qui se promenait sur la grève. Il courut aussitôt vers lui :

« Eh bien ! Conrad, où en sommes-nous ? as-tu trouvé un vaisseau pour nous transporter au Brésil, et le prix pour la traversée est-il raisonnable ? demanda Riemann en pressant la main de son fils.

— Tout est arrangé, répondit Conrad en comprimant avec peine un soupir prêt à lui échapper. Le capitaine d'un navire qui va mettre à la voile pour notre destination se charge de nous moyennant sept cents francs. Je pense que vous possédez encore cette somme ?

— On nous transportera tous au Brésil pour sept cents francs, mon fils ? C'est bien bon marché, dit Riemann avec surprise ; je m'attendais à payer davantage. As-tu bien expliqué à ce capitaine que nous étions cinq, non compris le nourrisson de Marguerite ?

— Il le sait, mon père, il se charge de nous pour sept cents francs ; seulement il faut nous rendre à bord sans perdre de temps, le navire n'at-

tend qu'un vent favorable pour mettre à la voile.

— Je n'espérais point en être quitte pour ce prix, dit Riemann, je me figurais que les huit cents cinquante francs qui me restent suffiraient à peine aux frais de la traversée. C'est une marque visible de la protection de Dieu, mon fils. Le capitaine de ce navire doit être un brave homme. »

Conrad soupira en entendant ces paroles et détourna le visage pour cacher ses larmes.

« Qu'as-tu, Conrad? demanda Riemann frappé du trouble de son fils ; tu paraissais si joyeux d'entreprendre ce voyage. Aurais-tu maintenant changé d'avis?

— Non, assurément ; je sais que votre émigration au Brésil peut seule nous sauver et je pars avec plaisir, répondit Conrad. Allons chercher mon frère et mes sœurs ; il faut nous embarquer le plus tôt possible, car le navire pourrait lever l'ancre sans nous, et il ne serait pas facile d'en trouver un aussi accommodant. »

Cette réflexion parut fort juste à Riemann. Il se

rendit avec son fils dans l'auberge où le reste de la famille l'attendait avec impatience. La dépense payée, chacun prit son petit paquet et se dirigea vers le port. Moyennant une faible rétribution, un batelet les transporta à bord de l'*Aurore*. Le navire était déjà encombré d'émigrants, les uns couchés sur le tillac, les autres dessous, attendant tous avec impatience le moment du départ.

« Ah ! vous voilà ! dit le capitaine de l'*Aurore*, homme d'un aspect dur et rebutant, en apercevant Conrad. Sont-ce là les personnes pour lesquelles vous avez demandé de la place sur mon navire ? ajouta-t-il en indiquant Riemann et ses autres enfants. Avant de faire un pas de plus, vous allez me payer les frais de la traversée, on ne saurait prendre trop de précautions avec des drôles comme vous. Malgré toute ma prudence, je ne laisse pas encore d'être dupe.

— J'ai l'argent nécessaire, répondit Conrad avec gravité ; nous ne sommes pas des drôles, comme il vous plaît de nous appeler, mais d'honnêtes gens

qui rempliront leurs engagements avec fidélité.

— C'est ce que nous verrons, dit le capitaine en riant d'un air méchant. A vous entendre, vous êtes tous des gens d'une probité exemplaire ; mais, quand on arrive à la réalité, je veux dire l'argent, c'est une autre affaire.

— Mon père, donnez-moi la bourse, je vais régler notre compte avec cet homme, si vous le permettez, dit Conrad en s'adressant à Riemann, glacé d'effroi et de mécontentement par cet accueil.

— Tiens, mon fils, dit-il en détachant une ceinture qui renfermait sa bourse, tiens, arrange tout cela avec le capitaine. »

Conrad suivit ce dernier dans sa chambre, lui donna les sept cents francs et signa en silence un papier que le capitaine lui présenta ; une larme douloureuse tomba dessus.

« Vous paraissez être un garçon sensible, dit le capitaine, en voyant les pleurs de Conrad. Cette disposition n'est guère bonne pour l'état que vous allez embrasser. Laissez les larmes aux enfants et

aux vieilles femmes, jeune homme, et, je vous le dis, ne me faites pas une pareille grimace quand nous arriverons à Rio-Janeiro, car vous ne rapporterez pas grand' chose au marché.

— Ne craignez rien, capitaine, répliqua Conrad, ces larmes sont les dernières que vous me verrez répandre sur mon infortune. Je suis un homme, et mon excellent père m'a enseigné qu'il fallait endurer les maux inévitables avec patience et résignation.

— C'est parler raisonnablement, dit le capitaine en ramassant l'argent étalé devant lui sur la table et en le serrant dans une armoire. Mais, écoutez, j'ai encore un mot à vous dire. Votre frère est un garçon vigoureux, je crois qu'il vous cède peu pour la taille et pour la force. Si vous lui persuadiez, en secret, bien entendu, car le vieux ne le permettrait pas, sans doute, comme vous me l'avez dit, si vous lui persuadiez, dis-je, de signer aussi un papier...

— Dieu me préserve de faire un esclave de mon

frère ! s'écria Conrad avec une expression d'horreur et d'effroi.

— Il va sans dire, reprit le capitaine, que je paierai cette signature. Je vous propose cent cinquante francs.

— Je ne le ferai pas pour mille, répliqua Conrad avec fermeté. N'y songez plus et contentez-vous de m'avoir acheté.

— J'ajouterai cinquante francs, car ce garçon me plaît, dit le capitaine en ouvrant l'armoire où il enfermait son argent.

— Ne vous donnez pas la peine de chercher à me persuader ; je vous ai déjà répondu.

— J'augmenterai encore la somme si vous le voulez.

— Quand vous m'offririez dix mille francs, ce serait inutile.

— Allez donc, vous êtes un extravagant. »

Conrad remonta sur le tillac, où sa famille l'attendait avec anxiété.

— Tout est-il arrangé? demanda Riemann; pouvons-nous rester à bord?

— Oui, mon père, répondit Conrad, on va venir dans un moment pour nous indiquer notre place sur le tillac.

En effet, quelques minutes après, le chef des matelots les invita à descendre avec lui dans le navire.

La place assignée à chacun n'avait pas plus de cinq pieds de large sur sept de long. Il fallait, dans cet espace, se mouvoir, manger, dormir, boire et même ranger ses effets. L'air y était étouffant et empesté, car près de soixante-dix émigrants des plus basses classes du peuple, et sans la moindre éducation, étaient embarqués dans ce navire. La nourriture qu'on leur donnait était fort mauvaise, à moitié gâtée; on ne cherchait qu'à économiser sur tous ces infortunés.

Le biscuit de mer, qui faisait la plus grande partie de leur nourriture, était rempli de vers, et il fallait avoir soin de le frapper contre quelque chose pour

les faire sortir. A dîner, on donnait aux émigrants des légumes secs, des pois et des haricots cuits avec un morceau de lard rance dont chacun recevait une petite partie ; à peine s'il était mangeable à cause de son mauvais goût.

De l'eau, et de l'eau corrompue, composait leur unique boisson, et cependant ils se seraient estimés heureux s'ils en avaient eu suffisamment ; mais ils enduraient toujours une soif extrême, irritée sans cesse par la viande fortement salée qu'on leur donnait.

Riemann supporta ses souffrances, comme de coutume, avec calme et résignation, en espérant qu'elles auraient bientôt un terme ; mais, quand l'enfant de Marguerite tomba malade, ses yeux se remplirent de larmes et il fit cette prière :

« Mon Dieu, si c'est possible, détournez ce calice de moi ! »

Mais le Père céleste jugea à propos d'éprouver encore davantage cette famille. L'enfant de Marguerite, jusque-là les délices de sa mère, sa conso-

lation, la joie de son grand-père, mourut faute d'une nourriture convenable et d'un air sain. Marguerite eut l'affliction de voir le corps de son fils attaché à une planche et jeté à la mer pour servir de pâture aux poissons. Riemann dit encore une fois :

« Seigneur, que votre volonté soit faite ! » Et ses enfants répétèrent cette prière.

La traversée ne fut pas non plus exempte de danger. On était déjà fort près du Brésil, lorsqu'une violente tempête s'éleva, et le navire fut ballotté d'une manière effrayante. La situation des malheureux émigrants était d'autant plus horrible, que le capitaine les repoussa dans le fond du navire, où il les enferma avec de bons verrous, afin que les matelots ne fussent pas gênés dans leurs manœuvres. Cette conduite du capitaine était prudente, car, dans une circonstance aussi périlleuse, le commandant d'un navire doit chercher à conserver son sang-froid.

Mais la position des infortunés ainsi enfermés à fond de cale était affreuse. Le balancement du navire les jetait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les

caisses, les coffres, les ustensiles de ménage tombaient sur eux et leur causaient des blessures dangereuses, des contusions. Pour surcroît de maux, un grand nombre d'entre eux fut pris du mal de mer, et je puis vous assurer, mes chers amis, par ma propre expérience, que cette maladie est extrêmement douloureuse.

« Dieu a bien fait, dit Marguerite, pendant un moment de répit que les éléments furieux laissèrent à ces infortunés, Dieu a bien fait de retirer à lui mon petit Antoine. S'il vivait encore, il serait peut-être mort maintenant d'une manière cruelle. Il m'aurait été impossible de tenir cet enfant sur mes bras et de l'empêcher de recevoir des coups mortels contre les parois de ce navire agité. Oui, que le saint nom de Dieu soit béni ! »

CHAPITRE III.

Enfin, après avoir surmonté heureusement tous les dangers dont ils étaient menacés, nos voyageurs arrivèrent dans le port de la capitale du Brésil. Rio-Janeiro, dont toutes les rues sont tirées au cordeau et fort étroites, renferme une foule d'églises et de maisons magnifiques. Les regards de nos émigrants rencontraient constamment des nègres esclaves, fléchissant sous le poids des fardeaux qu'ils portaient. Aspect pénible pour des gens habitués à ne voir autour d'eux que des hommes libres !

« Voilà l'hôtel du gouverneur, où on vous dira dans quelle partie du pays il vous sera permis d'habiter, dit le capitaine de l'*Aurore* en montrant aux émigrants une grande et belle maison peu éloignée du port. Quant à ce jeune homme, continua-t-il en regardant Conrad, qui était immobile et les yeux

baissés, il restera avec moi et je chercherai à le vendre de mon mieux.

— Vendre mon fils ! s'écria Riemann, en se plaçant entre Conrad et le capitaine. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je m'y opposerai, ajouta-t-il avec fermeté. Ce pays ne doit pas être dépourvu de lois et de justice ; on n'y vendra pas un homme libre.

— C'est précisément parce qu'il y a ici des lois, répondit le capitaine en riant au nez du vieillard, que je vendrai ce jeune homme. Voici le contrat signé de sa main par lequel il s'engage à devenir ma propriété. »

En disant ces mots, le capitaine présenta à Riemann, en ayant soin toutefois de ne pas le laisser sortir de ses mains, l'écrit signé par Conrad.

« Pensez-vous, reprit le capitaine en ricanant toujours, que je me serais chargé de transporter au Brésil cinq personnes pour sept cents francs ? J'ai demandé le double de cette somme, c'était le plus bas prix que je pusse accepter. Votre fils a donc

signé cet engagement qui m'autorise à disposer de lui comme je l'entendrai pour m'indemniser de l'argent que vous ne pouvez me donner, et je saurai faire valoir mes droits sur lui.

— Malheureux! s'écria Riemann, animé du plus vif ressentiment. Et toi, Conrad, dit-il en se tournant vers son fils les larmes aux yeux, comment as-tu pu consentir à prendre un pareil engagement?

— Pouvais-je faire autrement, mon père? répondit Conrad en se précipitant dans les bras de Riemann. Votre chaumière était vendue, et ce voyage était notre dernière espérance. La somme que nous possédions était loin de suffire aux frais de la traversée. Il aurait fallu revenir de Hollande dans notre pays en sacrifiant le reste de notre avoir, et nous y serions rentrés comme des mendiants. J'ai saisi le seul moyen de salut qui nous restait. Cet homme a offert de nous emmener, moyennant une somme modique si je lui vendais ma liberté; pouvais-je hésiter un moment?

— O mon fils! mon généreux fils! dit Riemann.

— Bon et héroïque Conrad ! s'écrièrent Guillaume et ses sœurs en pleurant et en embrassant leur frère.

— En voilà assez, reprit le capitaine rudement. Toutes ces larmes me donnent des nausées. Ce jeune homme va me suivre ; quant à vous, peu m'importe ce que vous deviendrez. Partons, je vais vous conduire au marché, car j'ai besoin de rentrer de suite dans mes avances.

— Encore un mot, capitaine, dit Riemann en se mettant entre cet homme et Conrad. J'ai cent cinquante francs, prenez-les et moi par dessus le marché. Je puis encore travailler, et je suis plus vigoureux que vous ne le pensez peut-être. Soyez humain, et laissez à mes autres enfants le frère qui peut seul les protéger sur cette terre étrangère.

— Je serais fou d'accepter un pareil échange, dit le capitaine; personne n'achèterait un homme usé, au lieu qu'avec ce garçon sain, robuste et jeune, je puis encore espérer de rentrer dans mes avances d'une manière fort avantageuse.

— Mais, capitaine, vous êtes homme, un chrétien espérant en une vie future, comment se fait-il que vous soyez assez cruel pour nous enlever notre dernier appui?

— Les discours de cette espèce ne me font aucune impression, dit le méchant capitaine, j'y suis accoutumé. Toutes les personnes que j'ai amenées ici de la même manière m'en tiennent de semblables lorsqu'elles sont arrivées, et je serais bientôt un mendiant comme vous si j'y prêtais la moindre attention.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, mon père, dit Conrad en comprimant ses larmes et en prenant un ton ferme et résolu ; les prières et les supplications sont inutiles avec cet homme qui a des droits sur moi, puisque j'ai conclu ce marché avec lui. La pensée que vous vivrez peut-être en paix et content ici, que vous serez à l'abri du besoin, adoucira mon esclavage.

— Non! non! s'écrièrent Riemann et ses autres enfants, comment pourrions-nous avoir une minute de repos, te sachant esclave et malheureux?

— C'est une nécessité à laquelle il faut nous soumettre ; résignez-vous à la volonté de Dieu, dit Conrad en détournant le visage pour cacher ses larmes.

— Partons! partons! cria le capitaine en tirant Conrad par le bras, tous ces discours me font perdre du temps.

— Adieu, mon père! adieu, mon frère, mes sœurs! » dit Conrad en suivant rapidement le capitaine; et bientôt il disparut aux yeux de sa famille.

« Je veux au moins savoir à qui Conrad va appartenir, dit Riemann en revenant le premier de sa stupeur; suivez-moi, mes enfants, j'ai vu de quel côté on entraînait mon fils. »

Riemann arriva presque aussitôt que Conrad et le capitaine sur le marché aux esclaves. Ce dernier conduisit sa proie parmi les autres esclaves, se composant presque tous de nègres d'Afrique, et la malheureuse famille approcha le plus près possible de Conrad ; je vous laisse à penser avec quelle émotion.

« Avez-vous un écrit constatant que ce blanc est

votre esclave? demanda au capitaine l'inspecteur du marché.

— Voici la signature de ce jeune homme, répondit le capitaine; il s'est mis à ma disposition pour m'indemniser des avances que j'ai faites à sa famille.

— Est-ce là votre écriture? demanda l'inspecteur à Conrad.

— Oui, répondit celui-ci avec fermeté, je suis la propriété de cet homme.

— Alors mettez-vous dans les rangs, il n'y a pas moyen de vous être utile, » répéta l'inspecteur.

Conrad obéit.

Je vous épargne, mes amis, le détail des scènes qui suivirent. Des hommes furent tâtés, examinés, achetés et vendus comme des animaux par des hommes. Conrad, dont l'extérieur prévenait en sa faveur, fut vendu par le capitaine pour la somme de deux mille sept cents francs à l'inspecteur des jardins de l'empereur.

Conrad fut emmené sans obtenir la permission de

diree ncore une fois adieu à sa famille, qui sanglotait amèrement. Il eut à peine le temps de jeter un regard tendre et douloureux sur son père et sur ses sœurs prêtes à s'évanouir de chagrin, puis il leur fut enlevé, selon toutes les apparences, pour toujours.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! votre main s'est bien appesantie sur moi, dit le vieillard en soupirant. Ce malheur m'était aussi réservé ! »

Guillaume et ses sœurs ne pouvaient prononcer une parole.

« Venez, mes enfants, reprit Riemann après un moment de silence ; dirigeons-nous vers l'hôtel du gouvernement. Le sacrifice de ce fils, de ce frère généreux, ne doit pas rester inutile pour nous, il en serait plus affligé que de son esclavage. Cette route semée d'épines nous conduira peut-être au bonheur ; ne doutons pas de la bonté et de la miséricorde de notre Père céleste. Il éprouve les hommes, mais il ne les laisse pas tomber entièrement quand ils ne se rendent pas indignes de ses bienfaits.

Les enfants de Riemann le suivirent en pleurant Hélas! leur cœur était bien oppressé.

CHAPITRE IV.

Arrivé à l'hôtel du gouvernement, Riemann fut obligé d'attendre bien longtemps, le nom de chaque émigrant étant lu en suivant son rang d'inscription; celui de Riemann était le dernier de la liste.

La fortune paraissait ici distribuer ses dons aveuglément; le secrétaire du gouvernement lisait les noms, et, à chacun d'eux le gouverneur mettait la main dans une boîte où il y avait des billets portant l'indication du district et de l'endroit à défricher où chaque émigrant était envoyé. Un autre secrétaire les inscrivait sur un livre, et l'émigrant était invité à revenir dans huit jours pour recevoir l'acte qui lui donnait le droit d'entrer en possession du terrain qu'on lui avait assigné.

Tout se passa avec la plus grande régularité; mais pas une parole bienveillante ou superflue ne fut prononcée; il y avait trop à faire pour ne pas mettre le plus de brièveté possible dans toutes ces opérations.

Le nom de Riemann fut enfin prononcé. Le gouverneur mit la main dans la boîte et dit :

« Riemann, cultivateur de Wurtemberg, en Allemagne, avec trois enfants : dans le district des Diamants, sur le bord de la rivière de Gigitonhonha. »

Le gouverneur, ayant terminé sa besogne pour ce jour-là, se retira. Chacun des billets qu'il avait tirés de la boîte avait été traduit à l'instant par un secrétaire allemand. Riemann s'adressa à lui :

« Ayez, je vous prie, la complaisance de me dire, mon cher compatriote, si j'ai un bon lot.

— Le meilleur du monde, répliqua le secrétaire, qui était un brave homme. La fortune vous a singulièrement favorisé. Si vous êtes laborieux et rangé, vous serez fort bien dans cet endroit. Je vous recommande seulement de ne pas acheter de diamants des

nègres qui travaillent dans la Mandango, la plus considérable des mines du Brésil.

— Dieu me préserve de voler un souverain qui me donne du pain ! dit Riemann ; et, au surplus, on ne peut jouir en paix que des biens légitimement acquis. Cependant, mon cher monsieur, continua Riemann en s'adressant encore au secrétaire, pouvez-vous me donner quelques détails de plus sur la résidence qui m'est assignée ?

— En vérité, mon brave homme, répondit le secrétaire avec cordialité, je suis si fatigué, que le repos m'est nécessaire, je ne puis donc vous entretenir plus longtemps. Je vous dirai seulement, si vous avez de l'argent, de vous pourvoir de tous les instruments nécessaires pour bâtir une maison et pour labourer. Sans cette précaution, vous vous trouveriez fort mal, parce qu'on ne donne que le terrain. Notre gouvernement ne tient pas les autres promesses faites aux émigrants, et beaucoup d'entre eux, arrivés ici sans argent, sont morts de froid et de misère, car on les envoie dans des déserts où

personne ne peut venir à leur aide. Maintenant, bonjour, prenez vos mesures d'après ce que je viens de vous dire.

— Je vous remercie, monsieur ; je ne me suis pas trompé en espérant que vous auriez l'obligeance de me donner quelques renseignements. »

En disant ces mots, Riemann tendit la main au secrétaire. Celui-ci la serra et s'éloigna ensuite rapidement.

Il fallait maintenant songer à trouver un gîte pour les huit jours qu'on était obligé de rester à Rio-Janeiro, et ce n'était pas une chose facile pour des gens qui, loin de parler la langue du pays, ne la comprenaient même pas.

Riemann et ses enfants, mourants de faim et de soif, accablés par l'extrême chaleur, errèrent longtemps dans des rues inconnues et désertes, tout le monde restant chez soi à midi. Ils croyaient déjà avoir peu d'instants à vivre, lorsqu'ils eurent le bonheur de rencontrer l'un des matelots du navire qui les avait amenés.

Cet homme était tout autre sur terre que sur mer. Il offrit à Riemann de le conduire dans une auberge où il pourrait vivre à bon marché en se bornant au strict nécessaire.

— Vous auriez pu, dit le matelot, vous loger chez des gens qui auraient épuisé votre bourse, et vous contraindre de plus à conduire l'un de vos enfants au marché des esclaves. Tout le monde dans ce pays-ci, ne songe qu'au gain, et tous les moyens leur sont indifférents. »

Riemann remercia Dieu de toute son âme de lui avoir envoyé ce matelot pour le préserver d'un semblable malheur. Il pensa aussi à Conrad, qui avait sacrifié sa liberté par attachement pour sa famille, afin de lui procurer un peu d'aisance et de la sécurité pour l'avenir.

Riemann et ses enfants suivirent le bon matelot, qui les conduisit dans une petite et misérable auberge près du port, où ils trouvèrent enfin un abri contre l'ardeur brûlante du soleil, et les rafraîchissements dont ils avaient tant besoin.

« Demain, dit Riemann, quand je me serai un peu reposé, j'essayerai de prendre des informations sur notre Conrad ; je suis trop harassé aujourd'hui pour faire un pas de plus. Que deviendra cet excellent fils? A-t-il trouvé un service facile? Dieu le veuille! car, s'il était trop malheureux, mon cœur en serait brisé.

— Nous vous accompagnerons, dirent Guillaume et ses sœurs ; nous voulons voir encore une fois notre excellent frère, avant de quitter Rio-Janeiro.

— Fasse le ciel que cette dernière consolation ne nous soit pas refusée, reprit le vieillard ; cependant que la volonté du Seigneur s'accomplisse, » ajouta-t-il.

Le jour suivant, le matelot, qui continuait à se montrer bienveillant envers Riemann, proposa de conduire toute la famille dans les jardins de l'empereur. Il connaissait Rio-Janeiro comme sa ville natale, et savait assez de portugais pour se faire comprendre des habitants.

Après une course longue et fatigante, surtout à

cause de l'excessive chaleur, ils arrivèrent aux jardins de l'empereur, et le matelot demanda en portugais, à un sous-inspecteur qu'ils trouvèrent à la porte, la permission d'entrer.

« Quel sujet vous amène ici ? avez-vous une carte d'entrée? demanda cet homme en continuant à fumer paisiblement son cigare. On ne permet pas ordinairement à des gens de votre sorte de visiter les jardins de Sa Majesté, continua-t-il en jetant un regard de mépris sur le groupe.

— Nous n'avons pas de carte d'entrée, mais nous ne sommes pas pour cela des gens méprisables, dit le matelot en colère. Les personnes qui m'accompagnent ont un fils, un frère, dans les jardins, il a été acheté hier par l'inspecteur général ; elles viennent pour lui dire adieu.

— C'est ce qu'on aurait dû faire avant la vente, répondit le Portugais ; maintenant cet esclave appartient à mon maître, qui ne permettra pas qu'on le dérange de son travail. Puisque vous n'avez pas de

carte d'entrée pour visiter les jardins, retirez-vous, je ne vous laisserai pas faire un pas de plus. »

En achevant ces mots, cet homme ferma la grille en fer richement dorée, poussa un gros verrou, et mit la clef dans sa poche après l'avoir tournée dans plusieurs serrures. Il s'éloigna ensuite, en continuant à fumer son cigare.

« Cet homme nous renvoie, dit le matelot en suivant le gardien d'un air mécontent, et une carte d'entrée doit être difficile à obtenir pour des gens de notre classe. Cependant, continua-t-il en cherchant à consoler Riemann, je ne négligerai rien pour m'en procurer une, il serait trop affligeant pour vous de partir sans avoir auparavant embrassé votre excellent Conrad. »

Mais tous les efforts du bon matelot furent inutiles.

Riemann et les siens, privés de leur dernière consolation, celle de presser encore une fois dans leurs bras un fils, un frère chéri, de le remercier du sacrifice qu'il s'était imposé, de lui promettre qu'ils fe-

raient tous leurs efforts pour briser ses chaînes et le ramener libre au milieu d'eux, retournèrent tristement à leur auberge.

CHAPITRE V.

Les huit jours d'attente étant expirés, Riemann se rendit à l'hôtel du gouvernement pour prendre ses papiers. Le secrétaire allemand les lui donna en lui souhaitant toutes sortes de bénédictions et de bonheur dans sa nouvelle résidence. Il lui répéta encore une fois de se garder d'acheter des diamants des nègres de la Mandango, parce qu'il y avait peine de mort pour le voleur comme pour le recéleur.

« Ne craignez rien, monsieur, répondit Riemann. Je désire des richesses, il est vrai, car un de mes fils languit dans les fers de l'esclavage, et je ne puis les briser qu'avec de l'or. Mais j'ai Dieu devant les yeux et dans le cœur, et ne voudrais pas acheter

même la liberté de ce fils chéri, par une action honteuse. »

Riemann retourna dans son auberge, paya sa dépense ; elle se monta, quoiqu'il se fût borné au strict nécessaire, à soixante francs ; encore l'hôte assura-t-il l'avoir traité au plus juste prix sur la recommandation de son ami le matelot.

Riemann employa le reste de son argent à acheter des outils et autres objets dont il avait besoin, tels que du riz, une espèce de pommes de terre appelée patates, qu'il voulait semer et planter, et surtout du maïs ou blé de Turquie, auquel cette contrée est très-favorable. Le gouvernement lui avait accordé un chariot pour le conduire à sa résidence. Toute la famille quitta Rio-Janeiro, non sans verser bien des larmes; le bien-aimé, l'infortuné Conrad restait dans cette ville.

Au moment où nos émigrants allaient monter dans leur chariot attelé de quatre mules vigoureuses, le bon matelot, leur ami et leur protecteur jusqu'à ce

moment, arriva. Il portait sur le dos un sac pesant, et pliait sous sa charge.

« Tenez, dit-il en jetant le sac sur le chariot et en s'essuyant le front, emportez ceci en souvenir de moi dans votre désert. Que Dieu vous bénisse et vous protége, vous êtes de braves gens et ne pouvez manquer de prospérer. »

Le matelot tendit encore une fois la main à chacun des membres de la famille, refoula une larme qui vint mouiller sa paupière, et s'éloigna rapidement sans laisser à personne le temps de le remercier; il était honteux de son émotion, cependant elle lui faisait honneur.

« Que la bénédiction de Dieu repose aussi sur vous, excellent homme! lui cria Riemann; » puis on se mit en route.

« Nous voici rendus à notre destination, dit le conducteur du chariot à nos voyageurs en entrant dans une petite ville. Montrez vos papiers au gouverneur qui demeure là-bas dans cette jolie maison,

il vous indiquera le lieu de votre résidence ultérieure. »

Le conducteur descendit du chariot en disant ces mots, invita les voyageurs à l'imiter, jeta leurs paquets au milieu de la place où on se trouvait, puis il s'élança sur sa voiture et partit.

Abandonnée à elle même, seule, ignorant la langue du pays, bientôt entourée d'une foule curieuse qui paraissait se moquer d'elle, la famille Riemann ne savait à quoi se déterminer.

« Restez auprès de nos effets, dit Riemann à ses enfants ; je vais montrer mes papiers au gouverneur; sans doute on nous expédiera de suite, ou bien on nous indiquera un asile, car nous n'avons plus d'argent. Dieu viendra à notre secours, ayons confiance en lui. »

Riemann entra dans la maison, ou pour mieux dire dans le palais du gouverneur, et une foule d'esclaves nègres l'entourèrent aussitôt. Mais pas un d'eux ne parlait ni ne comprenait l'allemand ; il lui fut donc impossible d'expliquer le motif de sa ve-

nie. Il désespérait presque d'atteindre son but, lorsque tout à coup la porte d'un cabinet s'ouvrit, et un homme grand, maigre, fortement hâlé par le soleil, d'un aspect sombre et repoussant en sortit.

Il fixa un instant ses regards sur le blanc, car Riemann, excepté le gouverneur, était le seul individu de cette couleur qui se trouvât là ; puis il tendit la main sans dire une parole, et Riemann donna l'écrit qu'il avait reçu du gouvernement de Rio-Janeiro, en faisant un salut respectueux. Le gouverneur y jeta un coup d'œil, fit signe de la main à un nègre, le tout sans dire une parole, et rentra dans son cabinet.

Riemann ne savait que penser de tout cela et songeait avec chagrin à ses enfants qu'il avait laissés sur la place, exposés au rayons brûlants du soleil sans le moindre rafraîchissement. Il passa plusieurs heures dans l'attente, et personne ne s'inquiétait de lui.

Enfin, un nègre entra qui lui fit signe de le suivre; Riemann obéit avec plaisir. Arrivé sur la place, il

trouva ses enfants presque morts de soif; tous lui demandèrent au moins une gorgée d'eau, mais où la prendre ? Il n'y avait pas une fontaine dans cet endroit. Riemann était hors d'état d'acheter la moindre chose, et savait, par expérience, qu'il ne fallait rien espérer de l'humanité des habitants avides de ce pays.

Le nègre lui fit comprendre par signes qu'il était pressé ; mais ces infortunés étaient trop épuisés pour faire un mouvement quelconque. Il vint alors à Riemann la pensée de visiter le sac apporté par le bon matelot, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque chose pour ranimer ses enfants.

Son espérance ne fut point trompée. Le sac contenait du riz, du café, du thé, du sucre, et même un petit paquet cacheté renfermant une quarantaine de francs. Un mouchoir blanc et rouge, comme en portent les matelots, enveloppait de belles oranges parfaitement mûres, que Riemann donna à ses enfants en disant:

« Vous le voyez, Dieu est encore une fois venu à

notre secours. Ayez toujours, mes enfants, une confiance entière en sa bonté; jamais il ne vous oubliera. »

Le pauvre nègre eut sa part des fruits, ce qui le rendit un peu moins sérieux.

Le plus ardent désir de la famille était maintenant d'arriver au terme de son voyage, et pour cela une voiture ou une charrette était indispensable; sans elle il n'y avait pas moyen de transporter le bagage. Grâce à l'argent du bon matelot, Riemann pouvait payer cette voiture; mais où la trouver?

L'embarras de cette excellente famille doit vous faire comprendre, mes chers amis, combien il est utile d'apprendre les langues étrangères. Avec la plus grande fortune, il se présente des occasions où nous ne pouvons nous procurer les commodités de la vie, parce que nous ignorons entièrement la langue du pays où nous nous trouvons. Riemann n'étant qu'un cultivateur, on ne pouvait exiger de lui qu'il sût parler d'autres langues que la sienne. Cette excuse ne serait pas valable pour vous, mes chers amis,

puisque vous avez le bonheur de recevoir une éducation cultivée, pour laquelle vos excellents parents s'imposent de grandes privations. Ne négligez pas, je vous en conjure, d'acquérir le plus de connaissances possible, et d'apprendre surtout les langues : tôt ou tard elles vous seront utiles.

Mais revenons à nos émigrants, qui étaient toujours dans le plus grand embarras, et ne sachant comment faire connaître leur désir d'avoir une voiture. Enfin un petit chariot attelé de deux mulets vint à passer. Riemann courut après lui, força le conducteur, par ses cris et par ses signes, de s'arrêter. Il lui montra d'abord l'argent qu'il tenait encore à la main, puis ses effets, et indiqua de la main la porte de la ville.

Le conducteur du chariot ne comprenait pas, et regardait Riemann d'un air stupide ; mais le nègre, habitué au langage par signes, dont il s'était servi lui même avant de savoir le portugais, devina de suite les intentions de Riemann, et les expliqua au voiturier. Celui-ci, ayant demandé à voir encore une

fois l'argent, fit signe de mettre les effets sur son chariot, et, à la satisfaction générale, on fut bientôt en route.

Nos voyageurs ne purent se placer sur le petit chariot; à peine s'il contenait leurs effets. Ils le suivirent donc à pied en marchant fort vite, car le conducteur n'avait aucun égard à leur faiblesse et avançait rapidement.

Combien cette marche forcée était pénible et fatigante à l'ardeur d'un soleil brûlant! Nos amis y donnèrent peu d'attention, ne les menait-elle pas au but? Enfin ce but fut atteint. Le chariot s'arrêta sur les bords d'une rivière limpide, argentée : c'était la Gigitonhonha.

Le nègre aida à décharger la voiture ; le conducteur, ayant été payé, retourna promptement à la ville ; le nègre serra avec cordialité la main à nos émigrants avant de s'éloigner.

CHAPITRE VI.

Le soir commençait à venir lorsque nos émigrants se trouvèrent seuls. La contrée était ravissante, mais d'une solitude extrême. Pas une cabane, pas la moindre trace humaine ; tout était morne et silencieux. Quelques oiseaux bigarrés, perchés sur les branches de très-grands et très-beaux arbres, ou cachés dans de hautes herbes parsemées de milliers de fleurs, saluaient de leurs chants le coucher du soleil. De temps à autre des quadrupèdes d'une espèce inconnue, effrayés sans doute par la voix de nos amis, fuyaient en toute hâte.

« Nous voici enfin arrivés, dit Riemann en regardant autour de lui. Dieu a guidé nos pas jusque dans ce lieu, mes enfants : louange et gloire à l'Éternel.

— Oui, louange et gloire à Dieu ! répondit le reste de la famille.

— Cependant, ajouta Marguerite avec un soupir, nous n'avons pas un toit sous lequel nous puissions nous reposer ; je n'aperçois ni cabane, ni la moindre trace d'habitation humaine.

— Nous nous arrangerons de notre mieux pour cette nuit, répondit Riemann. L'air est encore chaud et agréable, et nous pourrons, dès demain, songer à construire notre demeure, ou du moins un abri contre les bêtes féroces et la température plus rude de la nuit. Il se passera quelque temps, sans doute, avant que nous ayons une habitation régulière et commode.

— Ah! si Conrad était avec nous, dit Guillaume en soupirant profondément, il nous serait bien utile, car il a toujours des idées excellentes, il est si adroit, si actif!

— Conrad n'est pas seulement le meilleur fils, le meilleur frère, mais aussi, sous tous les rapports, un homme utile, répondit Riemann en essuyant une larme qui vint mouiller sa paupière. Cependant, con-

tinua-t-il après un instant de silence, où toute la famille resta immobile et les yeux baissés, cependant ne nous laissons pas abattre, mes enfants. Dieu nous donnera la force et l'intelligence nécessaires pour subvenir à nos besoins. Notre premier soin doit être de nous abriter un peu contre l'air de la nuit, afin de ménager notre santé, le plus précieux des biens de la terre après la paix de conscience. »

Riemann regarda de tous côtés pour découvrir soit une caverne dans un rocher peu éloigné, soit un arbre creux ; mais ce fut inutilement.

« Guillaume, dit-il après quelques instants de réflexions, tu sais fort bien grimper, monte donc dans cet arbre avec la hache, et coupe autant de branches bien feuillées que tu pourras en atteindre. Nous en formerons une hutte, dans laquelle nous porterons le plus d'herbes possible pour nous servir de lit. Quant à vous, mes filles, continua Riemann en s'adressant à Marguerite et à Anna, vous ramasserez les feuilles et les herbes sèches nécessaires pour cet usage. Dans l'intervalle, je bêcherai le ter-

rain afin de pouvoir enfoncer plus profondément les branches que Guillaume va couper. »

Tous les ordres de Riemann furent exécutés avec promptitude par ses enfants malgré leur fatigue, car la nuit commencait à venir, et il n'y avait pas de temps à perdre. Seulement Guillaume éprouva beaucoup de difficultés pour couper les branches de l'arbre majestueux sur lequel il était monté, car son bois était extrêmement dur, et cédait difficilement aux vigoureux coups de hache qu'il lui donnait. Cela n'est pas étonnant; car il découvrit par la suite que c'était un arbre d'acajou, ce bois dont nous faisons en Europe de si beaux meubles.

Guillaume parvint enfin, avec beaucoup de peine et d'efforts, à couper autant de branches qu'il en fallait pour la hutte. Il descendit, couvert de sueur, pour aider son père à les planter, tandis que Marguerite et Anna apportaient le plus d'herbes sèches possible dans la hutte, qui prenait déjà assez bonne tournure.

Ces premiers préparatifs terminés, les forces des

ouvriers se trouvèrent épuisées, le repos leur était donc nécessaire ; aucun d'eux ne songea à manger avant de se coucher, en quelques minutes tout dormait dans la hutte.

Riemann seul ne s'était pas livré au sommeil, il savait que cette contrée était souvent visitée par des animaux carnassiers, et réfléchissait aux moyens de préserver de leurs attaques ses chers enfants endormis. Vous voyez là, mes jeunes amis, une image fidèle du véritable père de famille. Tandis que ses enfants reposent, il veille, et son esprit est continuellement occupé à les garantir de tout danger.

Riemann se rappela enfin d'avoir entendu dire que le feu effrayait les animaux féroces. Il se leva donc aussi doucement que possible pour ne pas réveiller ses enfants, et réunit, à la lueur de la lune qui venait de se lever, des menues branches dont il fit un tas, après avoir mis dessous un peu d'herbes parfaitement sèches. Ensuite il battit le briquet, et en peu de minutes une flamme majestueuse s'éleva; il s'y chauffa toute la nuit, car elle fut très-fraîche

comparée à la chaleur de la journée, et le vent qui venait de la rivière était froid.

Riemann alimenta son feu, chose facile, car les menues branches ne manquaient pas en cet endroit, qui paraissait n'avoir jamais été foulé par le pied de l'homme. Riemann s'assit à l'entrée de la hutte, et Phylax, le fidèle gardien de nos émigrants, qui les avait suivis dans leur voyage, se coucha aux pieds de son maître, et lui léchait les mains, en remuant la queue, comme s'il voulait dire : »

« Je veux veiller avec vous. »

« Mon Dieu ! dit le vieillard en joignant les mains et en levant les yeux vers le ciel étoilé, daignez bénir le sommeil de mes enfants, et puissent-ils s'éveiller joyeusement demain ! Qu'il en soit de même pour Conrad, mon excellent, mon bien-aimé fils ! Qu'il trouve, je vous en supplie, dans un sommeil rafraîchissant les forces dont il a besoin pour les travaux du jour !

CHAPITRE VII.

Pendant que nos amis reposent, nous allons revenir un peu sur nos pas, afin de nous occuper de Conrad, ce bon jeune homme qui n'a pas craint l'esclavage, la plus dure de toutes les conditions, pour voir sa famille chérie plus heureuse qu'elle ne l'avait été pendant les dernières années de son séjour en Allemagne.

Sitôt que l'inspecteur général des jardins l'eut acheté, il l'emmena en lui ordonnant par signes, ne pouvant s'en faire comprendre autrement, de le suivre. Conrad, triste, abattu, lui obéit.

Ce fut seulement alors que ce noble jeune homme sentit toute l'horreur de sa position. Il ne pouvait plus aller où il voulait, ni faire ce qui lui plaisait, mais il lui fallait suivre aveuglément les volontés d'un autre. Pas une heure de son temps n'était à lui; ce n'étaient plus ses parents qui recueilleraient le

fruit de son travail, de ses efforts ; sa vie même, il le savait fort bien, dépendait de son maître.

O mes amis ! remerciez Dieu du fond de votre cœur de ce qu'il ne vous a pas faits esclaves, de ce qu'il vous a fait naître dans un pays où les droits de l'humanité sont connus, où les lois ne permettent pas de regarder des hommes comme une propriété qu'on peut vendre et acheter au marché. Ne sommes-nous pas tous frères et sœurs?

Conrad, le bon Conrad, était maintenant privé du bien inestimable de la liberté, mais ses chaînes lui semblaient légères, quand il songeait au motif pour lequel il les portait. Sa famille était à l'abri des inquiétudes et du besoin, dans un climat favorable, et maîtresse d'un terrain où elle trouverait les nécessités de la vie presque sans travaux. Ces pensées soutenaient le courage de Conrad, et lui faisaient presque oublier l'horreur de sa propre destinée.

On arriva enfin dans les jardins de l'empereur. Plusieurs nègres, appelés par leur maître, accoururent ; il leur parla en portugais d'un air impé-

rieux et de mauvaise humeur.. Puis il leur livra le nouvel esclave.

« Tu viens d'Allemagne? dit l'un des nègres en mauvais allemand à Conrad. Suis-moi, bon camarade, je vais te montrer ta case et te donner d'autres vêtements; ceux que tu portes, étant en laine, seraient trop chauds pour ce pays.

Conrad fut très-satisfait d'avoir trouvé un individu avec lequel il pouvait parler, malgré l'imperfection des connaissances que le pauvre nègre possédait dans la langue allemande. Il le suivit donc aussitôt vers ce que le nègre appelait sa case. C'était tout uniment un abri en planches, sans porte, et il ne put entrer par l'ouverture où cette porte aurait dû se trouver qu'en baissant la tête. Cette cabane, formée de quatre cloisons de planches mal rabotées, avait à peine huit pieds de long, et ne renfermait ni table, ni chaise, ni banc; enfin, pas le moindre ustensile. On voyait à terre, dans un coin, quelques nattes en paille de riz, et Mandango, ainsi se nommait le nègre, lui dit que c'était son lit.

Conrad soupira profondément en jetant un coup d'œil dans cette misérable cabane. Il y déposa le petit paquet contenant son linge, une veste et quelques outils, puis il s'assit sur les nattes pour réfléchir à sa triste position.

« Tu es affligé, pauvre Allemand, dit le nègre en le regardant avec compassion. Mandango était bien affligé aussi quand il est arrivé dans ce pays ; souvent il pleure encore en songeant à son vieux père, à son frère, qui sont en Afrique. Mais, garde-toi de laisser voir au maître que tu t'affliges, il irait prendre le grand fouet, et le grand fouet fait si mal sur la peau nue ! Mandango l'a souvent éprouvé lors même qu'il n'avait point commis de fautes. Le maître est très-sévère, les pauvres esclaves sont obligés de travailler beaucoup et on leur donne peu à manger. »

Le bon nègre continua encore un moment ainsi, et il est facile de se représenter combien le cœur du pauvre Conrad était oppressé en l'écoutant. Il éprouvait une faim et une soif extrêmes, car il

n'avait rien pris depuis longtemps; mais il ne voyait aucun moyen de satisfaire à d'aussi pressants besoins.

Conrad aperçut de très-beaux ananas bien mûrs et appétissants. Il reconnut ce fruit pour en avoir lu une description accompagnée d'un dessin; comme il y en avait par centaines dans le jardin, il demanda à Mandango s'il ne pouvait pas en cueillir un, car il était prêt à s'évanouir.

Mais la plus vive terreur se peignit sur le visage du nègre à cette question, et, faisant le signe de la croix, il s'écria :

« Toi, prendre un ananas! ce serait ton arrêt de mort. Le maître fouette les esclaves qui prennent des fruits. Il ne faut toucher à rien, pauvre Allemand, excepté au riz qu'on te donnera le matin, à midi et le soir. Le maître voit combien il y a de fruits dans le jardin et il ne nous est pas permis d'en prendre un seul.

— Alors, tachez de me donner au moins une gorgée d'eau, je meurs de soif, dit Conrad, tris-

tement. Il ne doit pas être défendu de boire de l'eau.

— Tu en auras tant que tu voudras, je vais t'en apporter à l'instant, » répondit le bon nègre en s'éloignant rapidement.

Mandango ne tarda point à revenir avec une bouteille faite de l'écorce desséchée d'une grande citrouille ou d'un melon d'eau, et la présenta à Conrad, à qui l'eau fraîche qu'elle contenait fit un bien infini.

« Maintenant, change de vêtements, dit Mandango, et viens à l'ouvrage. Il faut travailler de suite, pauvre ami, sinon le fouet fera son office, le maître ne veut pas voir de paresseux ! »

Conrad changea de costume ; il mit une culotte et une veste de grosse toile grise, mais peu serrée, puis il suivit son nouvel ami pour aller travailler.

Les occupations de Conrad consistaient à bêcher les plates-bandes, à lier les fleurs à de petits bâtons, à cueillir les fruits, à ratisser et à nettoyer les allées, enfin à tous les travaux qui se présentent dans les

jardins. On lui donna une bêche, un râteau, un grand couteau et autres outils de jardinage, puis on le mit de suite à l'œuvre.

Ce travail ne lui aurait semblé ni fatigant ni pénible, étant naturellement laborieux, si un nègre sous-inspecteur, fort laid, et de la physionomie la plus repoussante, ne se fût constamment promené au milieu des esclaves, en donnant des coups de fouet à droite et à gauche, suivant qu'il lui semblait que l'un de ces infortunés était plus ou moins négligent. Souvent il atteignait l'innocent au lieu du coupable; mais il fallait se garder de bouger, dans la crainte d'être encore plus maltraité.

C'est ainsi, mes chers amis, que certains hommes traitent leurs frères, c'est ainsi qu'on se conduit envers d'infortunés esclaves; vous avez peine à le croire, je n'en suis pas étonnée. Je pourrais vous raconter des choses bien plus terribles, si la crainte d'affliger davantage vos jeunes cœurs ne me retenait. Beaucoup de mesures ont été prises déjà, en Europe, contre cet abus, des peines sévères ont été décrétées

contre le commerce des esclaves. Au Danemark revient l'honneur d'avoir fait les premiers pas pour mettre un terme à cet indigne trafic; mais on n'a pu encore le détruire entièrement.

Je conjure ceux d'entre vous, mes amis, qui deviendront un jour des jeunes gens et des hommes, de remplir votre âme de compassion pour cette partie de vos frères si cruellement maltraités. Si Dieu vous a doués de force et d'énergie, si un jour vous vous trouvez dans un grand cercle d'activité, si vous acquérez de la considération, ce que j'espère pour la plupart d'entre vous, oh! faites alors tous vos efforts pour mettre un terme à cet abus, le plus affreux de tous. Une volonté franche et ferme peut beaucoup, ne l'oubliez pas, et ne vous laissez arrêter par aucun obstacle, quand il s'agira de faire le bien.

Après cette petite digression que vous pardonnerez sans doute volontiers à votre amie, nous allons revenir à notre brave Conrad.

Le soir étant arrivé, on donna un signal avec une cloche; aussitôt tous les esclaves jetèrent leurs ou-

tils du travail. Ils coururent vers leurs cases pour chercher une écuelle en terre, avec laquelle ils se rendirent à l'une des maisons bâties à l'entrée du jardin, où on leur distribua du riz à l'eau. Les trois repas de la journée étaient composés de même. Conrad n'avait point d'écuelle en terre, et personne ne songea à lui en donner une. Triste, et l'estomac vide, il était là immobile, et voyait la plupart des nègres avaler, en retournant dans leur case, la portion de riz qu'ils avaient reçue; car ces pauvres gens, ne pouvant jamais apaiser complétement leur faim, attendaient toujours avec impatience le moment du repas suivant.

Mandango s'aperçut que Conrad regardait tristement ses compagnons.

« Bon Allemand, dit-il, tu ne manges pas de riz? tu n'as pas faim?

—Si fait, répliqua Conrad; mais on ne me donne rien.

— Il faut te présenter avec ton pot, sinon tu jeûneras.

— Je n'ai pas d'écuelle, bon Mandango.

— Je vais me dépêcher à manger, et je te prêterai ensuite la mienne, » dit le nègre en se pressant de dévorer son riz. Il présenta ensuite son écuelle vide à Conrad, qui reçut aussi sa portion.

Le lendemain, le soleil se levait à peine, lorsque la cloche réveilla les malheureux esclaves; on leur donna à déjeuner. Sans le bon Mandango, Conrad se serait encore passé de nourriture, personne ne s'inquiétant des besoins d'un pauvre esclave. Celui qui ne tendait pas son écuelle ne recevait rien à manger.

Conrad avait encore un peu d'argent dans sa poche. Lorsque le dimanche fut venu, les esclaves ne travaillant pas ce jour-là, il profita de la permission qu'on lui avait donnée de sortir, pour acheter les ustensiles dont il avait besoin.

CHAPITRE VIII.

Nos amis de la rivière de Gigitonhona n'avaient pas été oisifs. Le plus essentiel pour eux, dans ce moment, était la construction d'une cabane propre à les défendre contre la tempête et le mauvais temps, et contre les attaques des bêtes féroces.

Riemann et Guillaume avaient déjà abattu une foule de jeunes arbres, et enlevé l'écorce du tronc. Puis, avec la scie, tous les arbres avaient été coupés d'une longueur égale ; on les enfonça ensuite profondément dans la terre. L'endroit choisi pour construire la maison sur le bord de la rivière était fort agréable : quatre cocotiers majestueux l'ombrageaient.

Riemann n'avait pas de briques pour faire un mur dans les règles, mais son fils et lui ne manquèrent pas d'expédients. Ils bouchèrent tous les intervalles entre les pieux avec des feuilles de cocotiers. Cet arbre fut pour eux une véritable source de ri-

chesse, car il contribua à faire la couverture de la maison. Ses feuilles, longues, épaisses et larges, furent disposées avec tant de soin, que la pluie la plus forte ne put les pénétrer.

Marguerite, et Anna âgée de quinze ans, ne restèrent pas oisives. Elles tracèrent autour de la maison, un assez grand emplacement pour faire un jardin, l'entourèrent d'une clôture légère, afin de garantir leurs plantes des bêtes sauvages. Puis elles retournèrent ce terrain très-fertile avec la bêche, le partagèrent en plates-bandes et en carrés. Elles y semèrent du riz, du chanvre, du tabac, et d'autres graines que le prévoyant Riemann avait achetées dans ce dessein à Rio-Janeiro. Un très-vaste emplacement fut destiné aux pommes de terre; nos émigrants connaissaient l'utilité de cette plante.

Le sol, il faut le dire, était si bon, et le climat si favorable, que les graines poussaient à peine semées. Celles qui auraient demandé des mois en Europe pour croître et pour mûrir, étaient fort avancées en peu de semaines. Les regards de nos amis rencon-

traient partout des fruits délicieux dont ils pouvaient se rafraîchir.

Les émigrants avaient apporté par hasard quelques graines de melons. Anna s'amusa à les planter, et, peu de jours après, les jeunes plantes commencèrent à poindre. Anna en prit alors le plus grand soin ; elles produisirent bientôt des boutons, des fleurs, des fruits.

Les travaux de la cabane avançaient ; les ouvriers, outre les outils nécessaires, possédaient un jugement sain pour en faire usage. La cabane ne tarda point à offrir à la famille un abri pour la nuit. Mais, en posant la couverture, nos amis éprouvèrent un accident dont ils furent très-affectés, parce que le dommage était irréparable.

Marguerite, en ménagère prévoyante et sensée, avait demandé que l'on fît l'acquisition de quelques ustensiles en terre, comme, par exemple, des marmites, des écuelles, des jattes, absolument nécessaires pour préparer les repas. Toute cette poterie

avait été placée dans un endroit sûr, tandis que Riemann et son fils travaillaient à la cabane.

Le malheur voulut qu'une poutre, assez longue, échappât des mains de Guillaume au moment où il allait la poser sur le toit. Elle tomba à terre, et s'en fut briser la belle poterie de Marguerite, dont il ne resta pas une écuelle intacte.

La pauvre femme, immobile, regarda avec effroi tout ce dégât. Dans quoi faire cuire le dîner, maintenant? Elle aurait volontiers pleuré, tant ce malheur l'affectait.

« Le dommage est grand, ma fille, dit Riemann, attiré par le cri échappé à Marguerite, mais il me semble que nous aurions pu être encore plus malheureux. Cette poutre aurait pu, tout aussi bien, tomber sur toi ou sur Anna. Ne t'afflige donc pas, mon enfant, de la perte de quelques biens terrestres. mais remercions Dieu de nous avoir traités avec miséricorde, en nous préservant d'un malheur plus réel encore. »

En achevant ces mots, le pieux vieillard, toujours

maître de lui dans toutes les afflictions, retourna paisiblement à son ouvrage. C'était une injustice et une folie, suivant lui, de s'affliger longtemps d'une chose à laquelle on ne pouvait rien changer ; et c'est là, mes chers amis, ce qu'on appelle la sagesse de la vie.

Cependant Marguerite ne pouvait se remettre de son effroi, et continuait à regarder d'un air triste les débris de ses ustensiles de ménage. Le laborieux charpentier Guillaume laissa un instant reposer la hache et le marteau, et cria du haut de son toit à Marguerite :

« Ma pauvre sœur, je t'ai occasionné bien du chagrin ; mais calme-toi, ma bonne Marguerite, je ferai mon possible pour découvrir de l'argile, et alors tu auras autant de marmites et d'écuelles que tu en voudras. J'ai vu souvent des potiers travailler, et je sais comment il faut s'y prendre pour fabriquer ces ustensiles et les cuire. »

Guillaume tint parole. A peine la cabane fut-elle tant soit peu habitable, qu'il se mit activement en

recherche de terre glaise, et finit par en découvrir. Guillaume revint à la cabane, aussi joyeux que s'il eût trouvé une mine d'or.

« De la terre glaise! de la terre glaise! s'écria-t-il, et ses yeux brillèrent de satisfaction. Maintenant, ma chère sœur, tu ne te donneras plus autant de mal pour faire la cuisine dans des fragments de poterie. Je ne te fabriquerai pas, il est vrai, de jolies marmites, mais elles pourront te servir, et tu n'en manqueras point. »

Guillaume s'en fut donc de suite ramasser dans une corbeille une bonne provision de terre glaise. Il en ôta toutes les parties étrangères, telles que le gros sable, les cailloux; et lorsque son argile fut propre, il la pétrit avec de l'eau, la manipula avec soin, puis il en forma des pots comme il avait vu faire aux potiers de son pays.

Lorsque ces pots furent achevés, Guillaume les exposa quelque temps au soleil pour les sécher un peu. Dans l'intervalle, il fabriqua avec cette même terre glaise un four assez grand, et y alluma un bon

feu. Le four étant bien chaud, il y mit ses pots, les laissa dix ou douze heures. Plus d'un, il est vrai, éclata, mais Guillaume ne se découragea pas, et ses pots finirent par devenir excellents. Marguerite en fut ravie, et loua beaucoup l'adresse de son frère.

« Ceci doit servir à te prouver de nouveau, dit Riemann à sa fille en souriant, qu'une chose regardée d'abord comme un malheur, ou du moins comme un événement très-fâcheux, peut tourner à notre avantage. Le désastre arrivé à la poterie a engagé Guillaume à chercher avec plus de zèle qu'auparavant de la terre glaise, et sa découverte nous sera d'une utilité infinie. »

Marguerite reconnut la vérité de ce discours, et remercia avec son père le puissant maître de l'univers, qui dirige tous les événements de la vie de ses enfants, de manière à ne point leur envoyer un malheur sans avoir un but utile.

CHAPITRE IX.

Nos émigrants n'éprouvaient plus de privations sous le rapport des légumes et autres objets de première nécessité. Le sol, d'une fertilité extraordinaire, rendait, avec un peu de soin, cent pour cent. Cependant ils manquaient de bien des choses auxquelles ils avaient été accoutumés dans le Wurtemberg, entre autres la viande. Riemann et Guillaume, qui travaillaient beaucoup, avaient besoin d'une nourriture substantielle ; le défaut de viande était donc fort sensible pour eux.

Mais il se passa bien du temps avant qu'on pût remédier à cet inconvénient ; on manquait d'armes à feu pour tuer le gibier dont il y avait une grande abondance dans le bois. Guillaume et son père, lors de leurs courses dans ce beau pays, avaient aussi remarqué des vaches et des taureaux. Ces animaux étant très-sauvages, il avait été impossible de les

atteindre : ils se sauvaient dans les forêts quand ils étaient poursuivis.

La fosse où Guillaume prenait de la terre glaise était déjà passablement profonde, car il en avait tiré beaucoup d'argile pour la construction d'un four. Étant allé un matin de ce côté, il entendit des mugissements sortir de la fosse. Guillaume, surpris, y courut, descendit dans la fosse (il avait eu la prévoyance de former dans les parois un petit escalier fort roide), et aperçut un veau couché au fond sans pouvoir bouger, parce qu'il s'était foulé une jambe.

Guillaume, ravi, monta bien vite l'escalier, fit accourir par ses cris Riemann et Marguerite, et leur communiqua cette bonne nouvelle avec une joie extrême.

« C'est un véritable trésor que cette fosse ! s'écria-t-il enchanté, elle nous donne maintenant un veau bien gras. Bénie soit cette fosse !

— Il serait plus juste de bénir l'accident arrivé à notre poterie, répondit Riemann en souriant. Nous lui devons déjà un four dans lequel nous cuisons du

pain excellent, toutes sortes d'ustensiles, et aujourd'hui un rôti parfait.

— Mais notre sel tire à sa fin, dit Marguerite avec un peu de découragement ; où en trouver d'autre ? De la viande sans sel est un mets fade.

— J'ai déjà songé à cela, Marguerite, et en secret j'ai partagé ton chagrin. Il y a moyen de prévenir ce besoin, maintenant que nous avons une denrée à porter au marché. Il faut tirer ce veau de la fosse, le tuer, car, n'ayant point de lait à lui donner, nous ne pouvons le laisser vivre. Après en avoir pris un rôti pour notre usage, nous porterons le reste à Téjucco, sur la brouette que nous venons d'acheter. Il y a, je le sais, près de sept lieues d'ici à cette ville, mais j'ai eu bien soin d'observer la route quand nous sommes venus ici. Nous vendrons la chair et la peau de cet animal, et nous rapporterons du sel. »

Ce projet obtint l'approbation générale; et l'on se mit promptement en devoir de l'exécuter. Le veau ayant été tué, Marguerite prépara de suite un excellent rôti, dont toute la famille se régala ; ensuite,

Riemann et Guillaume se mirent gaiement en route, accompagnés du fidèle Phylax, qui sautait joyeusement devant eux.

Ils étaient déjà à une certaine distance lorsqu'ils entendirent appeler. En se retournant, ils virent Anna qui accourait hors d'haleine, en portant quelque chose dans son tablier.

« Voici, dit-elle, des melons de mon jardin. Vous trouverez peut-être leur débit à Téjucco, ou du moins à les changer contre des choses utiles. »

Riemann approuva l'idée d'Anna ; les melons furent placés sur la brouette, qui n'en fut pas bien surchargée.

Les voyageurs suivirent le cours de la rivière de Gigitonhonha, sur les bords de laquelle Téjucco était située ; mais il faisait nuit déjà, qu'on ne voyait pas encore la ville. La lune étant belle et le ciel sans nuage, Riemann ne craignit pas de continuer sa route. Il ne pouvait pas se tromper de chemin, puisque la rivière était toujours à sa droite.

Le soleil se levait à peine à l'orient, qu'ils aper-

çurent les tours de la ville devant eux. La marche, pendant la fraîcheur de la nuit, ne les avait pas fatigués : ils hâtèrent donc le pas, et se relayèrent pour pousser la brouette.

Tout le monde était levé et en activité dans la ville, lorsqu'ils y arrivèrent, car, dans ce climat brûlant, ce sont les heures du matin et du soir que l'on consacre au travail. Au milieu du jour, le corps est comme épuisé par l'excès de la chaleur. De midi à cinq heures, chacun se repose.

Riemann et son fils se rendirent avec le reste de leur veau au marché, où des denrées de toutes espèces étaient déjà étalées. Ils ne tardèrent pas à voir des acheteurs se réunir autour d'eux ; mais, ne sachant pas la langue du pays, il en résulta pour eux une nouvelle difficulté.

Elle fut heureusement levée par un soldat allemand, qui servait dans l'armée brésilienne. Il ne demanda pas mieux que d'être utile à ses compatriotes. Quand on est loin de sa patrie, on éprouve toujours une joie vive en rencontrant des personnes du même

pays, et souvent alors on est bien mieux disposé que chez soi à rendre mille petits services.

Claude, c'était le nom du soldat, se plaça auprès de la brouette, et comme il parlait fort bien le portugais, la vente se fit par son intermédiaire. Riemann tira douze francs de son veau et des melons d'Anna, qui trouvèrent beaucoup d'amateurs. Claude offrit aussi de les conduire dans une boutique pour acheter le sel dont nos émigrants avaient besoin.

Il est fort naturel, entre compatriotes, de s'entretenir de sa situation présente. Claude apprit donc que nos amis étaient des émigrants, établis, avec le consentement du gouvernement brésilien, sur les bords de la Gigitonhonha. Il connaissait très-bien tout ce pays, dans lequel il avait passé plusieurs fois avec le régiment dans lequel il servait, et sachant qu'il était extrêmement fertile, il ne doutait pas que Riemann ne se félicitât d'avoir quitté l'Allemagne. Fils d'un cultivateur, Claude ne connaissait pas de plus grande jouissance que celle de cultiver la terre.

« J'ai encore six mois à servir, dit-il en terminant, et si le sort me favorise, à l'expiration de mon engagement, je viendrai dans votre voisinage. J'y bâtirai une cabane comme la vôtre, et j'y passerai mes jours en paix.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé de suite un terrain à défricher? demanda Riemann. La vie de soldat doit vous être à charge et désagréable, puisque vous aimez les travaux de la campagne. Quant à moi, je n'aurais jamais changé le soc de ma charrue contre un sabre, ni mes fils non plus.

— Vous avez donc d'autres fils que celui ci? demanda Claude.

— Oui, j'en ai encore un; il s'est sacrifié pour nous, répondit Riemann en soupirant profondément, et il raconta, les larmes aux yeux, ce que Conrad avait fait pour sa famille.

— Ce doit être un bien brave et bien digne garçon, dit Claude quand le vieillard eut achevé son récit. Dieu le bénira d'avoir agi de la sorte. »

Une larme roula dans la moustache du bon soldat.

« Quant à votre première question, reprit Claude après une pause pendant laquelle l'émotion les empêcha tous de parler, je vous dirai, mon brave compatriote, qu'étant arrivé ici sans un sou dans la poche, j'ai été obligé de m'engager. Ceux qui veulent se mettre à défricher sans argent et sans outils doivent s'attendre à mourir de misère. Je me suis donc fait soldat pour sept ans, et, Dieu soit béni! je n'ai plus que six mois à rester sous les drapeaux. J'ai fait de petites épargnes sur ma solde, et si vous consentez à m'aider en charitables voisins, je pourrai songer à défricher.

— Je suis à votre disposition, mon cher compatriote, » dit Riemann en tendant la main à Claude, et ils se séparèrent comme d'anciens amis.

La chaleur commençant à devenir très-forte, Guillaume et son père, après avoir déjeuné avec les provisions qu'ils avaient apportées, et s'être rafraîchis en buvant de l'eau limpide de la rivière, s'assi-

rent à l'ombre d'un grand arbre, et s'abandonnèrent au sommeil dont ils avaient également besoin. Le but de leur voyage était atteint, ils pouvaient sans scrupule se livrer au repos.

CHAPITRE X.

Cependant Anna et Marguerite s'étaient déjà promenées plusieurs fois sur le bord de la rivière, en attendant les voyageurs, qui, suivant leurs calculs, restaient beaucoup trop longtemps absents. Elles commençaient à craindre qu'il ne leur fût arrivé un accident, lorsqu'elles virent à peu de distance le fidèle Phylax qui accourait à toutes jambes ; il ne savait comment exprimer sa joie quand il fut près de ses maîtresses.

« Papa et Guillaume ne doivent pas être loin ! » s'écria Anna en apercevant le joyeux animal.

En effet, Riemann et son fils parurent bientôt,

un rocher les avait cachés jusque-là. De part et d'autre, on hâta le pas, et tous s'embrassèrent comme s'ils avaient été séparés pendant des années. Les questions se croisèrent en tous sens.

« Comment allez-vous, mes enfants ?

— Avez-vous eu peur de rester seules dans ce désert ?

— La ville a-t-elle été difficile à trouver ? »

Marguerite se chargea de la brouette afin de soulager son frère ; mais celui-ci courut vers Anna, en portant un bonnet qui avait été jusque-là sur le sac de sel, et dit à sa sœur en enlevant avec précaution quelques brins d'herbe qui en fermaient l'ouverture :

« Je t'ai apporté une chose qui, je pense, te fera plaisir et t'amusera dans tes loisirs, ma chère Anna.

— Voyons ce que c'est, répondit Anna avec curiosité, et se pressant auprès de son frère.

— Doucement, doucement, reprit Guillaume en élevant un peu son bonnet. Devine d'abord ce que j'ai là.

— C'est bien difficile. Ce n'est pas, je l'espère, un nid de mulots, comme tu m'en as déjà rapporté, quand nous étions encore en Allemagne. Ne me tourmente pas, je t'en prie, pour une chose pareille; ces animaux sont trop laids à voir.

— Ce que je t'apporte ne t'inspirera pas de dégoût; c'est fort joli, tu peux m'en croire sur parole, dit Guillaume, mais il faut absolument que tu devines.

— C'est un nid, je le vois bien, il y a quelque chose de vivant dans ton bonnet. Ce sont peut-être des moineaux?

— Je n'ai pas encore vu de ces voleurs de cerises dans ce pays, mais tu es sur la voie, Anna, continue.

— Sont-ce des alouettes ou des rossignols? J'aimerais beaucoup un nid de ces alouettes qui saluent si joyeusement le jour.

— Je n'ai pas rencontré d'alouettes ici, du moins de l'espèce que nous avions au Wurtemberg, répondit Guillaume. Mais je ne veux pas te tourmenter

davantage, ma petite sœur. Apprends donc que mon bonnet renferme un nid de perroquets, de ces beaux oiseaux bigarrés que tu as tant admirés ; ils sont couverts de plumes et mangent presque tout seuls. Il faudra, pendant quelques jours seulement, avoir soin de leur donner du riz amolli dans un peu d'eau. J'espère que nous parviendrons à les élever.

— Oh ! qu'ils sont beaux ! s'écria Anna en regardant le nid. Je suis bien contente d'avoir des perroquets, je les apprivoiserai de manière à n'avoir pas besoin de les renfermer dans une cage. »

En parlant ainsi, on était arrivé à la cabane, et le repas fit beaucoup de bien à nos voyageurs. Ce fut avec une satisfaction difficile à rendre qu'ils s'assirent dans une cabane élevée par leurs soins, et remplie d'une foule de petites commodités, toutes leur ouvrage. Combien le repas que la prévoyante Marguerite avait préparé leur sembla bon ! N'avaient-ils pas défriché eux-mêmes le terrain qui leur donnait des pommes de terre si délicieuses ? N'était-ce point par

leur travail que ce désert avait été transformé en un jardin ravissant?

« O Conrad ! pensa Riemann, si tu étais libre et au milieu de nous, je n'aurais plus de souhaits à former dans ce monde. »

Anna s'occupa beaucoup de ses perroquets, et Guillaume leur fit avec des roseaux une grande et belle cage. Ces oiseaux devaient s'y trouver à merveille ; au bout d'un ou deux jours, ils paraissaient déjà moins farouches lorsque Anna approchait d'eux avec son panier de riz. Ils mangèrent bientôt dans sa main, et ne tardèrent pas à pousser des cris de joie quand elle paraissait.

La satisfaction d'Anna fut encore augmentée lorsque Guillaume, toujours si tendre, si attentif pour elle, vint la trouver un matin le visage rayonnant, pour lui dire que la fosse à terre glaise renfermait un agneau blanc comme neige, de l'espèce sauvage dont ils avaient vu un grand nombre errer dans la contrée.

« Et ce qui rend cette capture encore plus pré-

cieuse, continua Guillaume, c'est que nous aurons la mère de ce petit animal. Elle se tenait sur le bord de la fosse et y regardait tristement; quand je suis venu, elle s'est éloignée de quelques pas. Je parie tout ce qu'on voudra que cette brebis suivra son agneau ici. Il faudra le lier à un arbre, la mère viendra le nourrir, et nous pourrons la prendre aussi.

Anna fut ravie et courut avec son frère vers la fosse, pour l'aider à tirer l'agneau de là; il ne pouvait le faire tout seul. Les choses se passèrent comme Guillaume le pensait. La brebis, inquiète pour son agneau, le suivit à une petite distance, et, lorsqu'il fut attaché à un petit cocotier, elle s'approcha de lui, avec crainte, il est vrai, pour lui donner à teter.

Riemann aida son fils à faire une petite cabane pour l'agneau. Elle était loin d'être belle, mais elle répondait parfaitement au but proposé, puisqu'elle protégeait l'agneau contre la chaleur et les attaques des bêtes féroces.

Dès que la cabane fut terminée, Anna y porta beaucoup de feuilles et d'herbes sèches, puis elle ramassa

de l'herbe fraîche et tendre, et conduisit l'agneau vers le soir dans cette cabane où elle l'attacha avec soin. Comme chacun l'avait espéré, la brebis entra le lendemain matin dans la cabane, dont on avait laissé exprès la porte ouverte. Guillaume était aux aguets; il s'approcha bien doucement, et paf! il poussa la porte: la brebis se trouva prisonnière.

Personne ne se réjouit autant que la bonne ménagère Marguerite de cette capture; son souhait le plus vif se trouva rempli. Elle espérait avoir du lait maintenant; combien de fois son petit ménage s'était ressenti d'en être privé!

On fut obligé de recourir à toutes sortes de moyens pour faire tenir la brebis en repos lorsqu'on voulut la traire, et plus d'un des jolis pots de la fabrique de Guillaume fut brisé. On parvint cependant à l'apprivoiser, et ce fut seulement alors qu'on put se réjouir complétement de cette conquête.

La pêche contribua beaucoup aussi à répandre l'abondance dans la famille; la Gigitonhouha était fort poissonneuse, et Marguerite faisait parfaitement

les filets, avec lesquels il devenait facile de prendre les poissons.

L'adroit Guillaume ne réussit pas mal non plus à faire des hameçons. Il se servait pour cela du fil de fer qu'on avait eu soin d'apporter. Après lui avoir donné la forme convenable avec la pince et la lime, il fit rougir plusieurs fois ses hameçons, en ayant soin de les plonger à chaque reprise dans de l'eau froide, pour les durcir. Guillaume se félicita bien d'avoir fait attention, pendant qu'il était encore en Allemagne, à la manière dont s'y prenaient les artisans qu'il avait eu occasion de voir travailler.

La pêche fit naître tout naturellement le désir d'avoir un bateau, et Riemann ne se laissa point prier longtemps pour se mettre à l'ouvrage.

Un grand arbre fut abattu, non sans beaucoup de peine; Riemann et son fils enlevèrent l'écorce, rabotèrent l'arbre, le creusèrent, travail qui demanda un mois entier, car ce bois était dur et ne cédait pas facilement aux outils. Mais le bateau fut d'autant plus solide lorsqu'il se trouva enfin terminé sur le

bord de la rivière, et qu'on le poussa dans l'eau à la joie générale.

Il ne serait plus nécessaire maintenant de faire la route à pied, pour se rendre à la ville quand on aurait quelque chose à vendre. Aussi Marguerite ayant des pommes de terre de trop, et Anna des melons mûrs, il fut décidé qu'un nouveau voyage à Téjucco serait entrepris.

De nouveaux besoins s'étant naturellement fait sentir, on ne pouvait y satisfaire qu'avec de l'argent. Par exemple, la construction du bateau avait épuisé la provision de fer et de clous. Il fut donc résolu qu'on en achèterait dès qu'on aurait gagné un peu d'argent par la vente des denrées portées au marché.

Riémann et son fils, s'étant embarqués dans leur bateau, arrivèrent non-seulement sans accident, mais encore sans fatigue à Téjucco. Ce ne fut pas en vain qu'ils se mirent en recherche de leur nouvel ami. Claude fut extrêmement content de les revoir et se montra aussi serviable que la première fois. Les

denrées apportées au marché furent vendues avantageusement et remplacées par d'autres objets utiles à la famille.

« Dans deux mois, dit le soldat, je serai libre et près de vous pour ne plus vous quitter. Mes chefs, il est vrai, satisfaits de ma conduite, m'ont offert une place à la Mandanga, mais je l'ai refusée. Je ne pourrais supporter de voir comme les pauvres nègres sont maltraités pour arracher du sein de la terre des pierres brillantes, dont les grands et les riches se parent.

— Qu'entendez-vous par la Mandanga? demanda Guillaume.

— Ce sont des mines de diamants qui se trouvent dans le pays, appelé pour cette raison le *District des diamants*. La plus grande partie de ces mines porte le nom de la Mandanga, et mille nègres y travaillent. On les fait déshabiller entièrement pour fouiller cette terre riche en pierres précieuses. Dès qu'ils ont trouvé un de ces brillants cailloux, ils le tiennent en l'air jusqu'à l'arrivée du surveillant, qui vient le

prendre. Si les nègres font le moindre mouvement vers leur bouche ou leur tête frisée, les cruels surveillants supposent qu'ils ont le dessein de cacher un de ces cailloux, et ils les fouettent inhumainement. Se sont-ils en effet laissé entraîner à cacher une de ces pierres, si on le découvre, le coupable est mis à mort de la manière la plus affreuse. Il arrive cependant assez souvent à ces malheureux d'exposer leur vie pour cacher des diamants, qu'ils vendent ensuite dans la ville à fort bon marché.

— Vous venez de donner aux diamants le nom de cailloux, dit Guillaume, toujours empressé de s'instruire; c'est sans doute pour badiner?

— Non, mon jeune ami, répondit Claude. Les diamants sont réellement une espèce de cailloux ; je l'ai souvent entendu dire ici, où l'on s'occupe beaucoup de cet objet. »

En parlant ainsi, on arriva au bord de la rivière, et nos amis montèrent joyeusement dans leur canot. Claude les suivit des yeux avec envie.

Les deux mois qu'il avait encore à servir venaient

enfin d'expirer, et nos émigrants attendaient avec une grande impatience l'arrivée du bon soldat, qui allait devenir membre de leur petite société : c'était une chose convenue.

Si seulement je pouvais attendre ainsi mon bon Conrad! pensa Riemann.

Cette réflexion s'était aussi présentée à l'esprit de ses trois enfants, en attendant l'étranger. Nos amis se trouvaient heureux au delà de toutes leurs espérances; ils avaient en abondance toutes les nécessités de la vie; mais leur bonheur était troublé lorsqu'ils pensaient au pauvre Conrad qui languissait dans l'esclavage. Hélas! il ne pourrait en sortir de sitôt ! Comment venir à bout d'amasser l'argent qu'il fallait pour le racheter ?

Claude, étant parvenu à trouver la demeure de ses amis, arriva enfin. Son visage rayonna de joie quand il aperçut la jolie cabane, le jardin, en un mot tout l'établissement formé dans cette solitude par l'industrie humaine, et habité, selon toutes apparences, par des hommes vertueux.

CHAPITRE XI.

Quelques instants après l'arrivée de Claude, celui-ci prit Riemann à part, et, serrant la main du vieillard, il lui dit :

« Réjouissez-vous, réjouissez-vous avec moi ; votre fils vous sera rendu.

— Est-il possible? s'écrie Riemann, ne me flattez pas d'une fausse espérance.

— Non, je ne vous trompe pas, reprit Claude en tirant un papier de sa poche. La fortune m'a singulièrement favorisé avant mon départ de Téjucco. J'ai fait connaissance, dans cette ville, d'un nègre employé dans les mines de diamant. J'ai eu occasion de lui rendre service, de soulager sa fâcheuse position, car c'est un homme très-bon. Le jour même de mon départ, il est venu me trouver après son travail, et m'a montré cette pierre en disant qu'il était disposé à me la vendre pour une somme très-modique. Il l'avait cachée dans sa bouche au risque de sa vie.

Profitant d'un moment favorable pour la placer sous son aisselle, il était parvenu à l'emporter. Il aurait pu la vendre à l'un des surveillants, qui lui en aurait donné plus que moi assurément, car cette pierre, suivant mon estimation, vaut plusieurs milliers de francs. J'ai donné au nègre toutes mes économies en échange de cette pierre, avec promesse, si je la vendais avantageusement, d'augmenter la somme. Je n'ai pas songé à moi, continua le bon Claude, en faisant ce marché, mais à vous, à votre fils qui languit dans l'esclavage. Prenez donc cette pierre, vendez-la le plus tôt possible et brisez les fers de votre Conrad. Permettez-moi de rester avec vous, en retour de ce don, et regardez-moi comme votre troisième fils ; c'est mon désir le plus ardent. »

Elle était grande et difficile à surmonter, la tentation qui s'offrait dans ce moment au vieillard. Rendre la liberté à Conrad, le réunir à sa famille pour vivre heureux avec elle dans cette contrée délicieuse, quelle perspective ! Mais Riemann n'eut pas un instant d'hésitation, la vertu avait trop de puissance

sur son âme pour lui permettre de succomber ; il repoussa la proposition de Claude.

Le bon soldat resta immobile et stupéfait.

« Comment! dit-il après un moment de silence, vous voudriez par caprice de vertu laisser Conrad dans les fers, dans un esclavage affreux!

— Un fils aussi vertueux que lui mérite un père probe et sans tache, répondit Riemann avec fermeté. Pourrais-je lever les yeux sur Conrad, si je me rendais coupable d'une tromperie, si j'achetais sa liberté par un crime? Je connais le cœur et les principes de mon fils ; je sais qu'il ne voudrait pas de sa liberté au prix de la culpabilité de son père. Gardez donc votre diamant, Claude, ou, si vous voulez suivre mon conseil, rendez-le au gouvernement. Si vous ne pouvez vous y résoudre, nous nous séparerons : je ne serai pas le recéleur du bien d'autrui, je n'aurai pas à rougir devant mes enfants. »

Claude était immobile de surprise et fort troublé par ce discours. Mais il n'avait pas besoin de longues réflexions pour suivre la route du devoir. Son cœur

était pur et bon, il n'avait pas cru mal faire en acceptant l'offre du nègre.

« Vous avez raison, noble vieillard, dit-il en essuyant une larme que l'émotion lui arrachait, je n'aurais pas dû acheter cette pierre volée au gouvernement. Que faire pour réparer cette faute sans nous perdre tous deux, le nègre et moi? Si l'on apprend qu'il a volé et caché ce diamant, que je l'ai acheté, nous subirons tous deux la mort la plus cruelle. Comment faut-il s'y prendre pour restituer ce vol à son possesseur légitime sans nous perdre?

— Je crois avoir trouvé un moyen de sortir d'embarras, dit Riemann après un moment de réflexion. Si vous avez de la confiance en moi, et si vous désirez véritablement réparer votre faute, venez avec moi à Rio-Janeiro. J'ai fait dans cette ville la connaissance d'un homme qui nous aidera, je pense, à rendre ce diamant à ses propriétaires légitimes sans causer votre malheur ni celui de ce pauvre nègre, qui a commis une faute parce qu'il n'a pas de notions justes sur le bien et le mal.

— Je suivrai vos avis en tout, dit Claude. Quand cette démarche devrait me coûter la vie, je veux reprendre mes droits à votre estime. »

En disant ces paroles, Claude tendit la main à Riemann, et celui-ci la serra fortement et avec émotion.

Les adieux du bon vieillard furent pénibles cette fois lorsqu'il se sépara de ses enfants. Guillaume restait avec ses sœurs pour les protéger pendant son absence avec Claude. Les enfants de Riemann ne pouvaient s'expliquer l'agitation de leur père, au moment de se mettre en route pour un voyage d'aussi peu de durée, car, afin de ne pas les inquiéter, il leur avait caché le motif de son départ.

Riemann parvint cependant à surmonter son émotion, tant la vertu et le devoir donnent de force à l'homme. Les deux voyageurs se mirent en route, accompagnés des vœux des amis qu'ils laissaient dans la cabane.

Je ne vous dirai rien, mes chers amis, des fatigues et des embarras de ce voyage ; ils furent cependant

diminués pour Riemann par Claude, qui connaissait parfaitement le chemin de Rio-Janeiro : ils ne pouvaient donc pas s'égarer.

Lorsqu'ils furent arrivés dans la capitale, Riemann se rendit à l'hôtel du gouvernement, où il espérait trouver le bienveillant secrétaire ; en effet, il le rencontra. Celui-ci le reconnut aussitôt, et, interrompant ses travaux, il dit avec bonté :

« Quel sujet vous amène dans la capitale, mon brave homme ? Vous vous trouvez bien, je l'espère, dans la contrée fertile qui vous a été assignée.

— Parfaitement, monsieur, répondit Riemann. Le désir d'avoir un entretien particulier avec vous m'a seul fait entreprendre ce voyage. Accordez-moi cette faveur, le bonheur de plusieurs individus en dépend.

— Je serai à votre disposition dès que les devoirs de ma place auront été remplis, dit le secrétaire. Attendez ici, vous viendrez ensuite chez moi. Voici une chaise, asseyez-vous, le voyage a dû vous fatiguer : vous l'avez sans doute fait à pied. »

Riemann s'assit et attendit avec patience le moment où son ami serait libre. Il eut ici l'occasion de bénir Dieu de lui avoir fait connaître un homme aussi bon, aussi humain que M. Dankwart. C'était le nom du secrétaire. Les manières des autres employés de ce bureau étaient bien différentes des siennes.

Des personnes, qui paraissaient désirer avec impatience une réponse consistant souvent en peu de mots, étaient obligées d'attendre des heures entières, et, si elles devenaient pressantes, ou faisaient répéter deux fois la réponse demandée, on les renvoyait avec malhonnêteté.

D'autres encore, fautives par ignorance des affaires, voyaient jeter à terre les notes qu'elles présentaient. Quelques-uns des employés, qui étaient jeunes et mal élevés, se moquaient visiblement des individus qui leur adressaient des questions. Riemann s'en apercevait à l'air de leur visage, car il comprenait très-peu le portugais.

Quelle différence il y avait entre M. Dankwart et ces employés! Comme il avait l'air sérieux et affable

en même temps! Comme il était empressé de rendre service quand l'occasion s'en présentait! Avec quelle douceur il faisait remarquer qu'on s'était trompé, et donnait les renseignements demandés!

Riemann affectionna de plus en plus ce jeune homme en l'observant en silence; et il était persuadé qu'il trouverait le moyen d'arranger l'affaire difficile qui l'amenait.

CHAPITRE XII.

Les travaux de M. Dankwart étant enfin terminés, il fit signe à Riemann de le suivre chez lui. Arrivé dans sa maison, il ordonna à ses domestiques d'apporter des rafraîchissements, puis il invita le vieillard à lui parler avec franchise.

Dankwart, après avoir écouté le bon Riemann avec attention, lui dit lorsqu'il eut fini :

« Je ne vous cache pas que cette affaire est très-

fâcheuse, non pas pour vous, mon brave homme, dont la conduite est si loyale, mais pour le nègre qui a volé ce diamant, et pour le soldat qui l'a acheté. Je vous l'ai déjà dit, les châtiments les plus terribles, les plus affreux, sont appliqués à ce crime. Cependant je pense à un moyen de sauver ces deux hommes. Notre jeune impératrice est Allemande; elle aime sa patrie et protége ses compatriotes, moi-même, je lui dois mon emploi. Il ne me sera pas difficile de parvenir jusqu'à elle. Sa Majesté accorde volontiers les audiences qu'on lui demande. Je chercherai à lui parler aujourd'hui même, et je lui exposerai votre affaire. Confiez-moi ce diamant, allez tranquilliser votre ami, et revenez ici, je désire vous voir habiter ma maison pendant votre séjour dans cette ville. Tout ce que je possède est à votre service, mon brave et respectable Riemann. »

Dankwart, en disant ces mots, serra affectueusement la main du vieillard, et celui-ci, le cœur plein de reconnaissance envers Dieu et ce bienveillant secrétaire, retourna auprès de Claude, qu'il avait laissé

dans une petite auberge hors de la ville, et qui l'attendait avec bien de l'impatience.

« Dieu viendra encore à notre secours, dit Riemann en communiquant à Claude ce qui venait de se passer. Dans aucun cas vous ne subirez une forte peine, et vous la supporterez comme un homme et un chrétien. Lorsqu'on a de la force d'âme, on endure facilement les contrariétés qui surviennent dans la voie de la justice et de la vertu.

— Je m'y soumettrai avec résignation, répliqua Claude, votre exemple m'a fortifié dans le bien ; je viens de promettre à Dieu et à moi-même de répondre toute ma vie à l'appel de la vertu la plus rigide, et de ne jamais dévier de la route de la justice et du devoir. Je vais tout supporter avec l'aide de Dieu et le repos de ma conscience. »

Ils s'entretinrent ainsi pendant longtemps. Riemann quitta ensuite Claude en l'appelant son ami ; en effet, le bon soldat était digne d'une pareille distinction. Le vieillard retourna chez M. Dankwart, pour y attendre patiemment l'issue de l'affaire du

diamant. Mais son désir le plus ardent était de revoir, ne fût-ce qu'une seule fois, son bien-aimé Conrad, de l'embrasser, et un faible espoir d'y parvenir se glissa dans son âme.

« Quand reviendront-ils? » disait Anna tous les jours; et son inquiétude augmentait à mesure que l'absence des voyageurs se prolongeait. Guillaume et Marguerite ne pouvaient plus, malgré tous leurs efforts, dissimuler leur anxiété : trois jours s'étaient déjà écoulés au delà de l'époque fixée par Riemann pour son retour.

Anna avait beau s'occuper de ses perroquets bigarrés et tellement apprivoisés qu'ils se perchaient sur son épaule, son chagrin et sa crainte ne voulaient pas céder.

Cependant un bonheur inattendu survint à la famille, et elle le dut encore à la fosse à la terre glaise de Guillaume : une belle et grande vache y tomba, en courant vers la rivière pour boire. Guillaume et ses deux sœurs ne pouvaient pas la tirer de cette

fosse, car l'animal était grand, lourd et fort sauvage.

« Lorsque nos voyageurs seront de retour, dit Guillaume, mon père trouvera un moyen pour mettre cette vache en notre puissance. »

On se borna donc, pour le moment, à couper de l'herbe fraîche, à en jeter avec abondance dans la fosse. Un seau plein d'eau fut aussi descendu avec une corde, car on présumait que la vache devait avoir soif.

Dans les commencements, elle frappait avec violence de ses cornes recourbées les parois de la fosse, jetait de la terre en l'air et beuglait horriblement. A la fin, cependant, elle devint plus calme, et Guillaume remarqua avec joie qu'elle buvait un peu d'eau et mangeait de l'herbe qu'on lui avait jetée. Il présuma, avec raison, que la partie était gagnée.

En effet, l'animal se calma de plus en plus, et parut se résigner à son sort. Lorsque Guillaume arrivait avec de l'herbe fraîche, elle s'approchait pour l'atteindre plus promptement.

Marguerite, en particulier, se serait beaucoup réjouie de cette capture, pour l'utilité qu'on pouvait retirer du lait de cette vache, si son inquiétude toujours croissante pour son père n'avait chassé toute joie de son cœur.

Elle se promenait souvent sur les bords du fleuve du côté par lequel les voyageurs devaient revenir, et Anna l'accompagnait ; ni l'une ni l'autre ne proféraient une parole, elles soupiraient profondément, car personne ne paraissait.

Enfin... leurs yeux ne les trompaient-ils point? Elles virent à une certaine distance trois hommes qui venaient vers la cabane. Ce ne pouvaient être les voyageurs attendus avec tant d'impatience, puisqu'ils n'étaient que deux, et c'étaient bien trois individus qu'on apercevait sur la route.

Mais Phylax, resté à la cabane pour la sûreté de ses habitants, se leva tout à coup et se mit à courir, tant qu'il avait de jambes, vers ces trois hommes. Lorsqu'il les eut atteints, elles le virent sauter après

deux de ces hommes et témoigner sa joie de toutes les manières imaginables.

« Les voilà! » s'écrièrent Marguerite et Anna en même temps. Et elles coururent au-devant des voyageurs. L'un d'eux les aperçut, se détacha promptement de ses compagnons, se mit à courir de leur côté, et se précipita dans leurs bras en s'écriant :

« Mes sœurs ! mes sœurs chéries !

— Conrad ! Est-ce bien toi ! dirent Marguerite et Anna dans le même moment, et des larmes de joie abondantes coulèrent de leurs yeux.

— Oui, c'est moi, mes sœurs bien-aimées, c'est moi ! répondit Conrad en laissant aussi un libre cours à ses larmes. Je resterai toujours avec vous, je ne vous quitterai plus ; ce n'est plus un esclave, mais un homme libre qui est devant vous !

— Mais comment cela est-il possible? dit Marguerite, nous t'avons vu vendre au marché des esclaves ; je n'oublierai jamais ce jour affreux.

— Nous parlerons de cela plus tard, dit Conrad, je ne suis pas en état maintenant de vous en faire le

récit détaillé, car mon cœur nage dans la joie, et il est plein de reconnaissance envers Dieu, qui a si sagement dirigé tous les événements de notre vie. »

Pendant cet entretien, Riemann et Claude étaient aussi arrivés, et ce fut une nouvelle occasion de joie pour les filles du bon vieillard.

Enfin on atteignit la cabane, et le nom de Guillaume retentit de tous côtés. Il était allé porter de l'herbe à sa vache et se hâta de revenir. Sa satisfaction ne fut pas moindre que celle de ses sœurs, comme vous pouvez facilement le penser.

CHAPITRE XIII.

Conrad, malgré la fatigue du long voyage qu'il venait de faire à pied, ne put se dispenser d'aller voir tous les travaux qui avaient déjà été faits. Il fut obligé de parcourir, avec Guillaume et Anna, les champs et le jardin, d'examiner la plantation des

cocotiers, d'admirer la rizière qu'ils arrosaient soigneusement tous les soirs, cette plante demandant un terrain humide. On le mena aussi voir l'agneau, la brebis et même la vache ; Guillaume et Anna, pensant que la meilleure manière de célébrer le retour de leur frère était de lui montrer toutes les possessions de sa famille.

Conrad fut, en effet, bien surpris de voir comme tout était avancé et en bon état. Il admira surtout la cabane, qui faisait véritablement honneur, par la convenance de sa distribution, aux architectes qui l'avaient bâtie. Avec quelle satisfaction il songeait que sa chère famille ne manquait de rien, ou du moins de fort peu de choses, et pouvait vivre paisible et heureuse. Plus d'un objet, il est vrai, était susceptible de perfectionnement; mais avec de la réflexion et du travail, il était possible de parvenir à toutes les jouissances, toutes les commodités de la vie. Conrad avait acquis, pendant son esclavage, des connaissances sur l'agriculture et le jardinage dans ce pays, et il comptait en faire usage.

Vous êtes sans doute, mes chers amis, aussi curieux que Guillaume, Marguerite et Anna, d'apprendre comment Riemann et Claude, que nous avons laissés dans une position assez critique à Rio-Janeiro, en avaient été tirés, et surtout par quel enchaînement de circonstances Conrad avait recouvré sa liberté.

Riemann, après avoir pris un peu de repos, ne demanda pas mieux que de satisfaire la curiosité de ses enfants. Je ne répéterai pas ce que vous savez déjà du commencement de son voyage; nous prendrons son récit à l'endroit où nous en sommes restés dans le précédent chapitre.

Vous vous rappelez que nous avons laissé ce bon vieillard dans la maison du secrétaire Dankwart, où il attendait avec un peu d'inquiétude le résultat de ses démarches en faveur de Claude, car il s'était fortement attaché à ce jeune homme depuis qu'il avait remarqué en lui un si vif désir de se conduire avec probité, de réparer sa faute, même en sacrifiant son bonheur.

Nous pouvons tous, mes bien-aimés, nous tromper et commettre des fautes; nulle créature humaine ne peut espérer de traverser la vie sans se rendre coupable. Mais ce qui distingue les bons des méchants, c'est que les premiers s'efforcent, par un repentir sincère, et même par les plus grands sacrifices, de réparer leurs fautes, tandis que les derniers persévèrent sciemment dans leur erreur. Ils ferment leur cœur au repentir, et accumulent ainsi péché sur péché.

C'est pourquoi il ne faut pas juger d'un individu par une seule action, mais selon la manière dont il se corrige, dont il répare ses fautes. S'il se repent sincèrement, s'il renonce au bénéfice que le mal pourrait lui rapporter, alors les hommes bons doivent recommencer à l'aimer; alors Dieu, qui est la bonté et la miséricorde infinies, lui pardonne aussi.

Tels étaient les rapports qui existaient entre Claude et Riemann, et vous comprenez pourquoi ce dernier prenait un si vif intérêt à ce soldat.

Cependant M. Dankwart n'avait pas été oisif. Il

avait cherché et trouvé l'occasion de parler à l'impératrice, de solliciter sa protection pour ses compatriotes, et il lui remit en même temps le diamant acheté par Claude à Téjucco.

Comme Dankwart l'espérait, l'impératrice se montra fort touchée de la rare probité de Riemann et du repentir du soldat congédié. Elle manifesta le désir de les voir tous les deux, et promit, en même temps, d'intercéder pour eux auprès de l'empereur, afin qu'il ne fût pas donné suite à cette affaire, qui aurait pu coûter la vie au malheureux nègre.

Claude et Riemann furent donc conduits auprès de l'impératrice, tandis qu'elle se promenait dans le grand jardin du palais, comme elle l'avait ordonné.

Combien le cœur de Riemann était ému en entrant dans ce jardin où son bien-aimé Conrad était esclave ! Parviendra-t-il à le voir, à le presser une fois encore sur son cœur paternel ! Les regards de Riemann cherchèrent partout ce fils chéri... Ils ne

rencontrèrent que des nègres occupés de divers travaux.

Riemann se trouva enfin en présence de l'impératrice, dont les yeux se reposèrent sur lui avec affabilité et bonté. Elle lui adressa des paroles d'encouragement, et de consolation à Claude, en l'assurant que l'empereur, touché de son repentir et de sa promptitude à revenir au bien, lui accordait un pardon entier.

Tandis que l'impératrice parlait ainsi avec tant de bonté à Riemann et à Claude, on vit paraître tout à coup au bout de l'allée où elle se trouvait une troupe d'esclaves poursuivis par leur sinistre inspecteur. Ne se doutant pas de la présence de l'impératrice, il les chassait devant lui le fouet à la main.

Un jeune blanc, qui précédait ces esclaves, s'arrêta, puis s'élança dans les bras de Riemann en s'écriant :

« Mon père ! mon excellent, mon bon père ! »

Tous deux, oubliant ceux qui les entouraient,

sanglotaient en se serrant l'un contre l'autre avec une émotion silencieuse.

« Que signifie ceci ? demanda enfin l'impératrice extrêmement surprise. Quel est ce jeune homme ?

— Pardon, madame, dit le vieillard, que cette question rappela le premier à lui. Ce jeune homme est mon fils, mon bien-aimé Conrad, et, quoique esclave, la gloire de ma vieillesse. »

Conrad, extrêmement confus de cet éloge de son père, le pria de ne pas trop exalter une action fort ordinaire. Mais l'impératrice, devinant une partie de la vérité, voulut tout savoir, et Claude se chargea des fonctions de narrateur.

Une larme d'attendrissement mouilla les paupières de l'impératrice ; cette larme avait sa source dans l'amour le plus pur de l'humanité, dans un véritable enthousiasme pour la vertu. Elle était plus précieuse que tous les diamants de la couronne de cette jeune souveraine.

« Tant de vertu et de grandeur d'âme ne doivent pas rester sans récompense, dit-elle enfin en se tour-

nant vers Conrad. Vous êtes libre, jeune homme, je me charge de payer votre rançon. Voici, ajouta-t-elle en tirant de son doigt une bague de brillant, une marque de ma bienveillance; elle vous rappellera cet instant auquel je dois le bonheur de voir une famille véritablement vertueuse. Je désire que vous gardiez cette bague, et qu'elle se transmette comme un héritage jusqu'à vos derniers neveux; elle les fera souvenir de votre vertu. C'est à moi, dorénavant, de veiller à votre bonheur, à ce que vous ne manquiez pas des objets qui pourront rendre votre existence agréable dans ce pays. Monsieur le secrétaire, je vous charge de fournir à ces braves gens tout ce qui leur sera nécessaire dans cette ville; je ne puis donner une plus douce commission à un cœur comme le vôtre. »

En achevant ces mots, qui se gravèrent profondément dans la mémoire de tous les assistants, l'impératrice s'éloigna, accompagnée des bénédictions des heureux qu'elle venait de faire.

M. Dankwart désirait garder encore quelques jours

chez lui les trois protégés de l'impératrice, afin qu'ils pussent, avant leur départ, recevoir les présents qu'elle leur destinait. Mais Riemann, inquiet pour ceux qu'il avait laissés dans le désert, ne voulut pas prolonger son séjour à Rio-Janeiro. Le secrétaire promit de leur envoyer les dons de l'impératrice.

Nos solitaires de la Gigitonhonha passèrent depuis des jours heureux. Une belle cabane, ou pour mieux dire une maison agréable, pourvue de toutes les commodités européennes, s'élève sur les bords de la belle et limpide rivière. Près de la maison est un jardin bien cultivé, rempli des fruits les plus recherchés et les plus beaux. Un peu plus loin, sont des champs fertiles, qui fournissent abondamment aux besoins de nos amis, et cela presque sans peine. A peu de distance de la maison, s'élève une jolie étable contenant six belles vaches qui donnent du lait en abondance.

Claude a épousé Marguerite, et Conrad s'est ma-

rié avec une de ses compatriotes, venue comme lui au Brésil avec ses parents.

Nos émigrants doivent une partie de ce bonheur à la jeune impératrice. Elle ne leur a pas donné d'argent, il leur aurait été inutile, mais elle a eu soin qu'ils fussent abondamment pourvus des objets nécessaires à leur position; une maison habitable et commode, des troupeaux, des instruments aratoires, leur fournissent les moyens d'augmenter leur bien-être par leur travail.

Comme nos émigrants sont heureux aujourd'hui! comme le pain dont ils se nourrissent, gagné à la sueur de leur front, leur semble délicieux! Quelle satisfaction ils éprouvent en songeant que cetté abondance n'est pas due à des actions déshonorantes, mais qu'ils l'ont pour ainsi dire méritée par une vertu rigide, par la fidèle observation de leur devoir!

Anna et Guillaume passent aussi des jours heureux au milieu de leur famille. La première possède encore les perroquets qu'elle a élevés avec tant de

soins, et qui savent maintenant une foule de mots allemands. Si l'un de vous, mes chers amis, se rend par hasard au Brésil, et sur les bords de la Gigitonhonha, je l'engage à visiter nos émigrants, et je lui réponds qu'Anna sera si contente de revoir un compatriote, qu'elle lui donnera volontiers l'un de ses plus beaux perroquets, et peut-être encore d'autres objets curieux, connus de nom seulement en Europe.

FIN.